

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

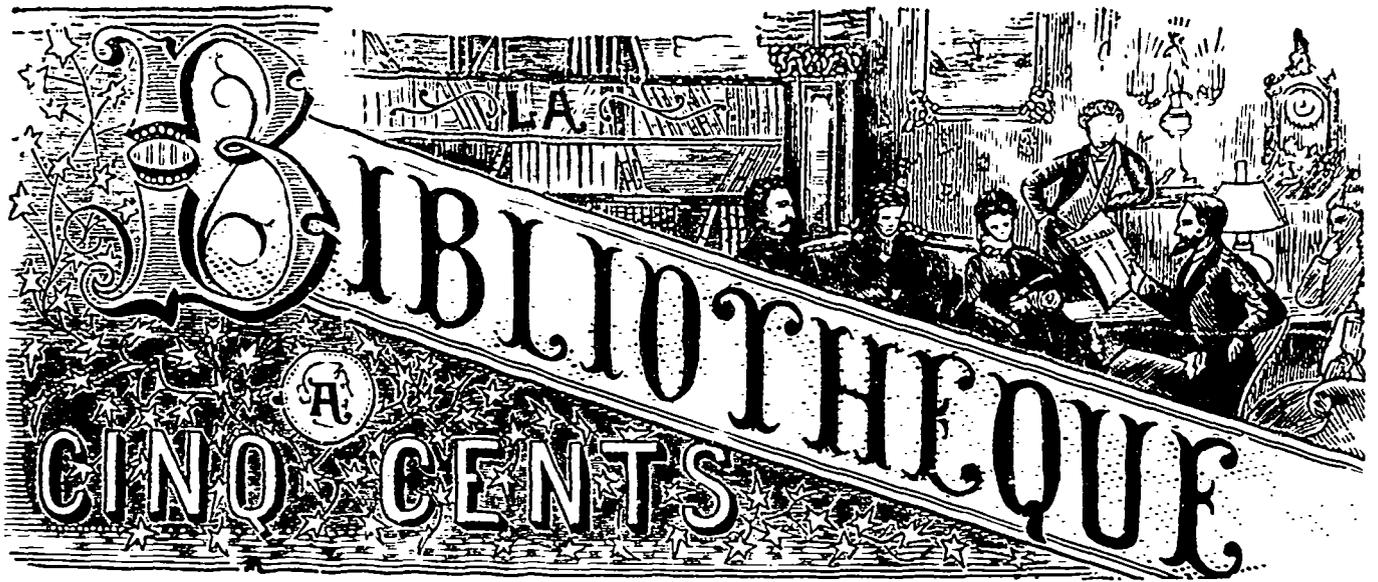
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										←	



Publiée par POIRIER, BESSÈTE & C^{ie}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 15 SEPTEMBRE 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 23

LES DEUX SŒURS



Chère, chère Gilberte, murmurait René, ah ! je vous retrouve enfin.

LES DEUX SŒURS

(L'épisode qui précède a pour titre : *LE BAL MASQUÉ*)

I

UN DUO INTERROMPU

Nous avons vu René quitter la maison du colonel et se rendre à Belleville, où l'attendait Gilberte. A peine avons-nous besoin de dire les mille sentiments qui emplissaient son cœur : le billet qu'il venait de recevoir, l'avait surpris au milieu de ses doutes les plus amers. Depuis la rencontre de Saint-Mandé, il n'avait pas revu Gilberte. A de certains moments même, il désespérait ne plus la revoir jamais.

Où était-elle ? En quel lieu l'avait-on cachée ? Comment faire pour la retrouver ?

Et voilà que tout à coup Gilberte venait à lui et l'appelait.

— Venez, disait-elle, je vous attends et je vous aime toujours !

Puis l'adresse et les précautions qu'il fallait prendre.

René n'avait vu que ces mots : Je vous aime toujours !

Et il était parti.

Dans le trajet, toutefois, il réfléchit.

On l'attendait passage de la Duée : il verrait une petite lumière briller à la dernière fenêtre de gauche du premier étage ; il frapperait trois coups dans sa main, on lui ouvrirait la porte qui donnait sur le passage et il entrerait.

Arrivé rue de Pixérécourt, il descendit sur le trottoir, recommanda au cocher de l'attendre et enfila le passage.

Il était près d'une heure.

Il n'alla pas loin—quand il eut atteint le milieu du passage, il s'arrêta.

Devant lui, s'élevait une petite habitation qui semblait dormir enveloppée d'ombre et de mystère, et une seule fenêtre brillait dans la nuit—c'était la dernière à gauche—celle de la chambre de Gilberte.

Son cœur se dilata.

Elle était là ; elle pensait à lui, en l'attendant.

Il fut bien près de défaillir ; mais le bonheur ne tue pas, et il réagit aussitôt contre cette défaillance.

Puis, il frappa trois coups dans ses mains.

L'effet ne se fit pas longtemps attendre, la lumière disparut du premier étage, descendit au rez-de-chaussée, et bientôt il entendit le sable des allées crier sous un pied furtif et doux.

C'était Gilberte...

Quand la porte s'ouvrit, il ne fut pas maître d'un premier mouvement irréfléchi et s'étant précipité en avant, il prit la pauvre enfant dans ses bras et la serra énergiquement contre sa poitrine.

Elle n'eut pas la force de résister et s'abandonna confuse et tremblante à ses étreintes passionnées.

—Vous ! c'est bien vous ? dit René enivré, et moi, qui accusais Dieu ; moi, qui désespérais de vous revoir jamais... Ah ! Gilberte, combien vous êtes bonne et combien je vous aime !

—Ne restons pas ici, balbutia la jeune fille toute troublée, si l'on nous voyait...

—Eh ! qui pourrait nous voir ?

—Je ne sais, mais tout de même j'ai peur... rentrons.

Et elle l'entraîna vers l'habitation.

Quand ils y eurent pénétré, elle le conduisit à sa chambre et le fit asseoir auprès d'elle.

—Ah ! j'ai hésité bien longtemps avant de vous écrire, dit-elle alors, mais j'ai pensé que vous deviez être malheureux. Moi-même je souffrais beaucoup de cette cruelle séparation et j'ai saisi la première occasion...

—La fête que donne le colonel ?

—C'est cela.

—Mais cet homme a donc quelque mystérieux dessein pour vous cloîtrer ainsi qu'il le fait ?

—Je l'ignore.

—Que veut-il ?

—Je n'en sais rien.

—Enfin, que vous a-t-il dit pour expliquer sa conduite ?

—Il m'a dit que vous étiez un ennemi, que je ne devais plus vous revoir et que, si je lui désobéissais, ce serait ma honte ou votre mort.

Et comme en parlant de la sorte Gilberte s'était prise à tremblér et à palir, René l'attira doucement sur sa poitrine.

—Ah ! ne craignez rien de moi ni pour moi, répliqua-t-il avec force. Vous n'aurez jamais à rougir de mon amour, Gilberte, pas plus que je n'aurai à craindre de ses violences, et si je savais que je dusse un jour amener une larme dans vos yeux, si beaux et si doux, ah ! tenez, j'aimerais mieux me tuer à vos pieds.

—René !

—Je vous aime !

—Oui, oui, vous m'aimez,—je le erois—je le sens,—et je suis heureuse de cet amour qui est aujourd'hui ma seule consolation. Mais, c'est égal ; voyez-vous, je suis bien triste souvent,—et je me demande avec effroi ce que nous allons devenir, vous et moi, et quel avenir nous prépare cet amour.

—Eh bien, moi je vais vous le dire. Ecoutez-moi.

René se rapprocha de la jeune fille.

—Il faut fuir ! murmura-t-il d'un ton ardent ; quittez cette demeure où vous courez des dangers certains ; abandonnez cet homme, qui n'ose dire ni qui il est ni ce qu'il veut.

—Mais où voulez-vous que j'aille ?

—Chez M. Leduc. C'est un homme d'honneur, lui, et nul ne trouvera mauvais...

—Y songez-vous ?

—Vous refusez, vous préférez rester ici, quand vous savez vous-même...

—Je ne dis pas cela, seulement, c'est très grave ce que vous me proposez ; laissez-moi réfléchir.

—Demain, il sera peut-être trop tard.

—Non, René... non ! je vous en prie, écoutez !... Cet homme dont vous parlez, il a été bon pour moi... je vous l'ai dit... il m'a enlevée à ce milieu où j'aurais été infailliblement perdue... Sans lui, sais-je ce que je serais devenue... Je ne vous aurais pas rencontré. Vous ne m'auriez pas aimée... eh bien, je ne puis être ingrate à ce point de le quitter... Aussi, laissez-moi lui parler, je lui dirai mon chagrin, il ne voudra pas me rendre malheureuse, puisqu'il m'a assuré souvent qu'il n'aurait d'autre bonheur que le mien...

—Mais s'il avait menti ! interrompit vivement René, que feriez-vous ?

—Je suivrais le conseil que vous me donnez et je me laisserais conduire chez M. Leduc.

—Vous le promettez ?

—Par votre amour, je le promets.

René parut un peu calmé, mais il demeurait soucieux et triste.

Deux heures sonnèrent en ce moment.

Gilberte se prit à frissonner.

—Deux heures ! dit-elle ; déjà... il ne faut pas rester plus longtemps.

—Vous me renvoyez ?

—Il le faut.

—Mais le colonel ne viendra pas cette nuit. Il est trop occupé de la fête qu'il donne. Que craignez-vous ?

—Je ne sais, ce quartier est si désert... souvent j'ai peur.

—C'est une raison de plus pour me permettre de rester.

Gilberte ne répondit pas. Ils s'assirent encore une fois et reprirent les douces confidences de leur amour.

Thème inépuisable que l'on peut recommencer toujours sans jamais y rencontrer de satiété.

—Il faut que je vous revois, disait René, souvent ! Le soir,

je puis venir, nul ne le saura ; la solitude de ce quartier nous est propice. Vous le voulez bien ?

—Je ne demande pas mieux, mais il faudra être bien prudent.

—Chère Gilberte !

—Ah ! quand donc pourrai-je avouer à tous que je vous aime et marcher dans la vie appuyée sur votre bras !

Ils causèrent ainsi longtemps, l'heure s'écoulait et ils ne s'en apercevaient pas.

Tout à coup, Gilberte tressaillit et se leva effarée.

—Qu'avez-vous ? fit René.

—N'avez-vous pas entendu là, dans le jardin, on a marché.

—C'est une erreur.

—Non... j'en suis sûre... je ne me trompe pas... C'est lui !

—Le colonel ?

—C'est lui, vous dis-je. Mon Dieu ! que devenir. Ah ! partez... partez vite !

—J'ai bien envie de rester, au contraire.

—Ah ! par grâce, René... voilà que je tremble. On vous aura trahi, on lui aura dit que vous étiez ici. Que faire ? Oh ! je vous en supplie, ne restez pas une seconde de plus. Partez.

—Vous le voulez ?

—Oui, oui, à mains jointes, mon René bien-aimé. Ah ! trop tard ! mon Dieu !

Et elle se laissa tomber à genoux au milieu de la chambre.

La porte venait de s'ouvrir, le colonel était sur le seuil.

Il ne vit ou ne parut voir que Gilberte, et alla l'aider à se relever.

—Gilberte, dit-il d'une voix caressante et douce, prenez mon bras, mon enfant, et ne vous effrayez pas ainsi... Ne vous ai-je pas dit souvent que je vous aimais, et que ma vie est suspendue à votre bonheur... eh bien, ne craignez rien et laissez-moi faire.

—Où me conduisez-vous ? balbutia l'enfant.

—Votre présence ici ne serait pas convenable, comprenez-vous... et d'ailleurs, il ne se passera dans cette chambre rien que vous puissiez redouter.

—Vous me le jurez.

—Oui, mon enfant... venez ! et ne prolongez pas davantage une situation qui ne peut qu'être pénible pour tous.

Gilberte prit le bras qu'on lui offrait et marcha vers la porte.

Elle n'osait plus regarder René.

En passant devant ce dernier, le colonel se retourna vers elle.

—Je m'éloigne pour un instant, dit-il vivement. J'espère à mon retour j'aurai l'honneur de vous retrouver ici.

—N'en doutez pas, colonel, répondit René en relevant le front avec hauteur ; car je désire, plus encore que vous peut-être, que nous nous expliquions une dernière fois.

—À la bonne heure ! fit le colonel.

Et il passa.

Son absence ne fut pas longue, ainsi qu'il l'avait annoncé, un instant après, il reparait dans la chambre.

—Enfin nous voici seuls, dit-il, la lèvre contractée, et je compte bien que vous allez m'expliquer ce que vous êtes venu faire dans cette demeure.

—Ne le devinez-vous pas ? répliqua René.

—Ah ! trêve de raillerie...

—Mais, je ne raille pas, je vous jure ! vous savez que j'aime Gilberte, et vous vous doutez bien que c'est pour elle que je suis venu.

—Soit ! de mon côté, je veux vous dire que ces assiduités me déplaisent, et que j'entends y mettre un terme ; passez-les pour cette fois, mais je vous prévins que si vos visites se renouvelaient...

—Que feriez-vous ?

—Je vous tuerais !

René haussa les épaules.

—Allons donc ! dit-il d'une voix ferme, nous ne sommes plus au temps des assassinats faciles, et vous y réfléchirez, car je ne compte pas me retirer devant de pareilles menaces. J'use ici d'un droit imprescriptible, et jusqu'à ce que vous m'avez prouvé que vous avez quelque autorité légitime sur Gilberte, je vous déclare que j'emploierai tous les moyens dont je puis disposer pour la soustraire au sort dont elle est menacée.

—Est-ce votre dernier mot ?

—Oui, colonel.

—Prenez garde !

—A quoi donc !... j'aime Gilberte et je sais que j'en suis aimé... quel obstacle pourrait s'opposer à notre union... et qui êtes-vous, vous-même !... Son père, son parent ? Non ! son ami ? j'en doute... Vous l'avez prise un jour, et vous êtes allé la cacher mystérieusement dans cette pension où je l'ai connue ! Quels sont vos projets, que voulez-vous faire de cette enfant... le lui avez-vous dit... osez-vous l'avouer ? Eh bien, j'usurai, je le répète, du droit que Gilberte m'a donné elle-même, et ce ne sont pas vos menaces qui m'arrêteront.

Le colonel eut un éclair dans les yeux, et se mit à marcher à travers la chambre, secouant la tête avec force et comprimant sa poitrine de ses deux mains.

—Ah ! vous ne savez pas à quelle colère vous vous heurtez ! dit-il en éclatant... vous êtes fou !... Prenez garde, vous dis-je, car tout à l'heure peut-être je ne serais plus maître de moi-même et je vous tuerais, entendez-vous, je vous tuerais.

Et comme il vit que René souriait impassible, il se précipita vers lui, et prit son bras entre ses dix doigts.

—Eh bien non ! poursuivit-il, non ! ce n'est pas à toi que je m'en prendrai ! Que me fait ta vie, à toi ! Cela compte-t-il seulement ! Mais c'est elle qui me répondra de ta soumission.

—Gilberte ?

—Oui, Gilberte... elle est en ma possession. Je puis faire d'elle ce que je veux ; et si tu t'obstines...

—Misérable !

—Arrière.

Deux cris poussés, l'un par René, qui à son tour, se ruait la main levée sur le colonel... l'autre par le colonel, qui venait de tirer un revolver de sa poche et l'avait armé.

Le moment était terrible... un mot, un geste, un rien... et c'en était fait du jeune homme !

Mais son heure n'était pas venue encore, car au même instant, le colonel détourna vivement son arme et prêta l'oreille.

On venait de frapper à la porte.

Qui cela pouvait-il être ?

Il alla ouvrir et recula de surprise.

C'était Cyprien Leduc qu'il venait d'apercevoir sur le seuil, l'air souriant et le geste aimable.

—Pardon, colonel, dit-il en même temps, je serais au désespoir de vous déranger, mais j'avais un pressant besoin de vous parler, et je n'ai pas voulu remettre...

—Vous avez à me parler ? fit le colonel, dont la colère n'était pas encore tout à fait calmée.

—À l'instant même... C'est de la plus haute importance... et j'ai pensé que vous ne me refuseriez pas quelques minutes d'entretien.

Puis, s'adressant à René, qui restait interdit, partagé entre des sentiments divers :

—Veuillez donc nous laisser, mon cher enfant, ajouta-t-il en oubliant à dessein de le tutoyer ; rentrez chez vous sans vous faire prier davantage, et venez demain de bonne heure à mon bureau, car j'aurai à vous faire, à vous aussi, d'importantes communications.

René n'eût pas même l'idée de répliquer. Il sentait que Cyprien Leduc venait de le sauver d'un danger terrible et il s'éloigna sans proférer un parole.

Quant au colonel, il marcha droit à l'archiviste.

—Et maintenant, monsieur, dit-il d'un ton impérieux, me direz-vous ce que signifie...

—Cela signifie, répondit l'archiviste, que si je n'étais arrivé

à temps, vous alliez commettre un crime qui vous eut bien plus embarrassé que tout ce que vous avez pu faire jusqu'à ce jour !

II

UN NOUVEL HÉRITIER

Le colonel tressaillit.

—Qu'est-ce à dire ? fit-il en observant attentivement son interlocuteur.

Leduc se prit à sourire.

—Ai-je besoin de m'expliquer davantage, répliqua-t-il, et ne me comprenez-vous pas à demi mot. Soit, puisque vous le désirez, je vous dirai tout ce que je sais, et si vous le voulez même, j'y ajouterai ce que j'ai deviné.

Et sans attendre qu'on l'y invitât, Leduc prit une chaise et s'assit.

—Vous permettez ? dit-il ; notre conversation peut se prolonger, et je suis un peu fatigué. Du reste nous causerons mieux assis, et nous avons devant nous la nuit qui n'est pas près de finir.

Le colonel ne fit aucune objection, et s'assit sans prononcer une parole.

Décidément l'étrangeté de la situation le saisissait malgré lui ; cet homme qui était là devait connaître bien des choses pour parler comme il le faisait, et la prudence commandait d'attendre avant de prendre un parti.

Leduc fit un geste de satisfaction.

—A la bonne heure, approuva-t-il, je vois que vous comprenez la position et que vous me traitez avec les égards qui me sont dus... Je vais donc vous parler à cœur ouvert, et j'espère que vous me conserverez votre bienveillance jusqu'au bout. Je tiens, au surplus, à vous prévenir que, si, dans le cours de cet entretien, vous éprouviez certaine velléité de recourir à des moyens violents, j'ai pris mes mesures, pour que ma disparition ne puisse s'effectuer sans quelque éclat.

—Qui peut vous faire supposer ?...

—Eh ! mon Dieu, on ne sait pas !... Vous poursuivez un but mystérieux que vous avez intérêt à cacher à tous ; il vous déplaît peut-être d'apprendre que quelqu'un a pénétré vos des seins, et, comme vous êtes violent...

Le colonel haussa les épaules avec impatience.

—Voilà bien des précautions oratoires, interrompit-il d'un ton nerveux, et je commence à croire qu'il n'y a dans tout ceci qu'une comédie ridicule, que vous jouez dans l'unique objet de donner le temps de fuir au jeune homme qui sort d'ici. Mais je vous préviens à mon tour qu'on ne se moque pas facilement de moi, et, si vous continuez à vous perdre dans ces propos ambigus, je me permettrai de vous jeter à la porte comme un impertinent et un indiscret. Ceci dit, je vous écoute, et veuillez être bref, si vous avez vraiment quelque communication à me faire, ou retirez-vous si vous n'avez rien à me dire.

Leduc s'inclina.

—Vous avez raison, dit-il, ceci met fin à tous les préambules, et, puisque nous nous entendons, je commence tout de suite.

Il s'agit de cette succession Bonnet, dont on se préoccupe beaucoup depuis quelque temps, et qui donne bien des soucis à la police. On ne doute pas vous le savez, que les crimes de l'Argonne et de Saint-Nicolas n'aient eu pour but de faire disparaître quelques-uns des principaux héritiers, mais jusqu'à présent, on n'a pas réussi à saisir les traces de l'audacieux assassin ! et les Bonnet actuellement existants, tremblent à la pensée que leur vie peut être menacée comme celle des Lelorrain et des Valentin.

Jusqu'à l'Indien avait écouté avec une complète indifférence ; il regardait Leduc avec un air étonné, comme s'il eût attendu qu'un mot, un fait vint lui expliquer la raison de cette communication.

—Pardon, monsieur, dit-il enfin, mais je cherche en quoi cette histoire Bonnet peut m'intéresser, et si cet entretien n'a pas d'autre objet...

—Veuillez me laisser continuer, poursuivit Leduc, je ne vous demande que quelques minutes encore, après lesquelles je suis certain que vous me prêterez de vous-même une attention sérieuse. Je continue. Cette succession a donc éveillé l'attention de la police ; je ne ne vous cacherai pas qu'en ma qualité de paléographe j'ai vu là l'occasion d'une recherche attrayante, et, ne fut-ce que par amour de l'art, j'ai voulu me rendre compte de l'état de la question : cela ne m'a pas été fort difficile, étant données les nombreuses relations que j'entretiens dans toutes les parties du monde, et j'ai pu ainsi m'édifier complètement sur le Bonnet de l'Inde, ainsi que sur les membres des branches diverses de la famille.

—Eh bien ! fit l'Indien.

—Eh bien ! à l'heure où je parle je n'ai plus rien à apprendre.

—Vraiment !

—Le Bonnet de Saint-Nicolas était fort pauvre quand il a quitté la France, en quête d'aventures, et nul ne se fût jamais inquiété de lui, si les crimes de l'Argonne et ceux de Marseille n'eussent donné l'éveil ; on a reconnu alors que les Lelorrain et les Valentin étaient ses parents, et, profitant de ces premiers renseignements, j'ai découvert à mon tour que M. d'Esclars appartenait à la même famille et qu'un autre Bonnet, misérable, il y a une dizaine d'années, avait laissé deux filles qui seraient aujourd'hui aptes à hériter.

—Vous êtes assurément un homme habile ! fit l'Indien avec un sourire ironique.

—Oh ! ceci n'est rien encore, répartit l'archiviste, car il ne suffisait pas d'établir la filiation des branches multiples, il fallait encore rechercher et découvrir les membres qui représentaient ces diverses branches.

—Et vous avez réussi ?

—Parfaitement.

—De sorte que les deux filles de Bonnet, mort misérable.

—Habitent aujourd'hui Paris, où l'une est mariée à un gentilhomme, et où l'on cache l'autre sous le nom de Gilberte.

Le colonel fit un haut-le-corps et se mordit les lèvres.

—Enfin, quelle conclusion tirez-vous de tout ceci, dit-il, surtout quel intérêt avez-vous en vue ?

Leduc se prit à sourire.

Je vois avec plaisir, répondit-il, que vous commencez vous intéresser à mon histoire... et je ne doute pas maintenant que nous ne nous entendions à merveille.

Nous entendre ! fit le colonel.

—Sans doute... je n'ai pas fini... et c'est le plus intéressant qu'il me reste à dire.

Telle est donc la situation, n'est-ce pas ; elle est claire, il n'y a plus d'obscurité. Un Bonnet est mort dans l'Inde, possesseur d'une immense fortune, et l'héritage serait tout droit à d'Esclars, à Oliva et à Gilberte, si quelqu'un s'était brusquement mis en travers de la marche régulière légale des choses. Quel est cet homme ? je l'ignore ; mais n'est pas difficile de lire dans son jeu ni de démêler le motif qui le fait agir. C'est un rude homme, d'ailleurs ; il a assassiné ou fait assassiner les Lelorrain et les Valentin ; aujourd'hui ou demain, il fera disparaître d'abord le vicomte, ensuite Oliva ! C'est indiqué, et il poursuivra son programme jusqu'au bout ; seulement, pour si rusé que l'on soit, on ne pense toujours à tout, et je vous assure dès à présent que cet homme a fait fausse route, et que, en dépit de tous ses crimes, tout ce sang versé, il manquera le but qu'il veut atteindre, ne réalisera jamais le rêve monstrueux qu'il a formé.

—Vous croyez ! fit l'Indien devenu ardemment attentif.

—J'en suis sûr.

—Mais il n'y aurait dès lors qu'à se féliciter de ce résultat.

—Certainement.

—Et, pour ma part, je serais curieux d'apprendre quel résultat s'opposera...

—Je puis vous le dire.

—Voyons donc.

Il eut un silence pendant lequel les deux hommes échangeaient un regard profond et anxieux de la part du colonel, et un regard presque ironique de la part de l'archiviste.

Puis ce dernier reprit :

—Pour s'approprier l'héritage, dit-il, l'assassin a pensé qu'il lui suffirait de faire disparaître les héritiers directs de Bonnet, c'est-à-dire ceux que la loi naturelle appelait à participer à sa succession.

—C'était logique !

—En effet : seulement il ignorait une chose essentielle.

—Laquelle ?

—C'est qu'avant d'aller tenter la fortune à l'étranger, Bonnet avait été un fort mauvais sujet, qu'il avait eu des relations douteuses ; qu'enfin une pauvre jeune fille, trompée par lui, l'avait rendu père d'un enfant du sexe masculin.

—Quand cela serait ! fit le colonel, comme suspendu aux lèvres de son interlocuteur.

—Cela est ! affirma Leduc... et si mes renseignements sont exacts, cet enfant est aujourd'hui un homme ; il vit ignoré quelque part, sans porter le nom de son père, et il n'est pas impossible qu'il ne vienne quelque jour revendiquer ses droits.

—Un bâtard !

—Qui sait ?

—Que voulez-vous dire ?

—Bonnet a peut-être eu l'instinct de ce qu'il deviendrait un jour ; on est mauvais sujet, mais on n'oublie pas facilement que l'on a donné la vie à un pauvre petit être qui n'a point demandé à venir au monde. Il y a toujours au fond du cœur le plus endurci une fibre que la voix d'un enfant sait faire vibrer, et je suis fondé à croire que Bonnet a pu désigner comme son héritier naturel l'enfant qu'il a reconnu.

Le colonel se redressa à ces paroles, et ses doigts s'accrochèrent au bras de l'archiviste.

—Êtes-vous sûr de ce que vous avancez ? interrogea-t-il d'une voix éclatante.

—Eh ! à peu près. On n'est jamais sûr de rien, répondit Leduc. Depuis un an, j'ai fait bien des démarches. J'ai été à Saint-Nicolas, je me suis mis en relation avec certains personnages de l'Inde, et j'ai appris bien des choses.

—Mais cet enfant ?

—Il existe.

—Qui vous l'a dit ?

—Je n'en ai pas encore la preuve, mais, si j'en dois croire les lettres que j'ai reçues il y a quelques jours de Pondichéry, cette preuve devait se trouver jointe à la dépêche qui a disparu, cette nuit, de la sacoche du malheureux Brochon.

Instinctivement, le colonel porta les deux mains à son pardessus et fouilla la poche où il avait placé les papiers que madame Brochon lui avait remis.

Leduc ne le quittait pas de l'œil. Le colonel s'en aperçut. Il s'arrêta.

—Eh bien, dit l'archiviste, qui vous retient ?

Le colonel secoua le front comme s'il eût craint une congession.

—Ah ! qui êtes-vous ? s'écria-t-il avec violence, que voulez-vous, quel intérêt est le vôtre dans toute cette affaire ?

Leduc s'inclina.

—J'attendais cette question depuis le commencement, répondit-il en se levant à son tour et en devenant tout à coup sérieux et grave. Vous demandez ce que je veux ! Eh bien, je veux que nous partagions.

—Partager !... quoi ?... quoi ?... balbutia l'Indien, dominé malgré lui par le chétif vieillard.

—Vous voulez épouser Gilberte, n'est-ce pas ?

—Moi ?

—Avouez-le sans hésitation puisque je l'ai deviné... mais pour que Gilberte hérite de la fortune de Bonnet, il faut que l'héritier légitime disparaisse.

—Mais la preuve ! la preuve de son existence...

—Fouillez votre pardessus... prenez-y la dépêche que madame Brochon vous a apportée cette nuit, et vérifiez.

Le colonel était poussé dans ses derniers retranchements, la gravité de la situation l'emportait en dépit de tous ses efforts ; il prit les papiers, les étala sur une table et se mit à les parcourir d'un œil fiévreux.

—Oui ! oui ! c'est cela... murmura-t-il, tout en froissant les papiers d'un geste furieux ; un enfant... un héritier... Ah ! il ne faut pas qu'il vive, celui-là...

—C'est ce que je pensais, fit Leduc.

—Vous le connaissez donc ?

—Je le connais.

—Et vous savez où il est ?

—Je vous le dirai.

—Quand cela ?

—Bientôt.

—Enfin, quel moyen emploierons-nous ?

Leduc prit un air discret.

—Ça, dit-il, c'est mon secret ! Avant de vous le livrer, je veux que vous me donniez... Acceptez-vous ma proposition ?

—Le partage ?

—Oui, le partage.

—Mais... je ne sais... qui m'assure que tout ceci n'est pas une trahison ?

—Comme il vous plaira, répondit l'archiviste. Seulement je me permettrai de vous faire observer que mon intérêt personnel vous garantit ma sincérité. Ou j'aurai la moitié des millions de Bonnet et je deviens votre ami ; ou vous repoussez ma proposition et je vous ferai une guerre sans merci. Je n'assassine pas, moi, mais je vais au but par des moyens tout aussi sûrs, en tout cas moins violents et moins dangereux. Acceptez-vous ?

—J'accepte ! répondit l'Indien.

III

LE CLERC DE MAÎTRE DURANDEAU

Quand on arrive à Saint-Nicolas, venant de Marseille, on remarque, à l'entrée du bourg, sur le côté gauche de la route, une maison d'assez belle apparence, précédée d'une cour spacieuse, ornée de grands arbres touffus, laquelle est défendue, du côté de la rue, par une grande grille en fer forgé.

Cette maison est, en effet, la résidence officielle de Me Durandea, notaire.

Il vit là modestement, simplement, avec sa femme, madame Céleste Durandea, les deux filles qu'elle lui a données, son clerc, M. Lambertin aîné, et son petit trotin, le jeune Albert Dupotel.

M. Lambertin est un grand garçon, brun, robuste, avec une chevelure épaisse et noire, des épaules solides et carrées, au front bas, et des lèvres épaisses et rouges.

M. Lambertin père avait de l'orgueil ; il s'était mis dans la tête que son fils serait notaire et il avait bien fallu que le jeune homme se résignât.

Il était donc entré chez M. Durandea et y était resté.

Telle était la situation de l'étude Durandea, quand survinrent les événements que nous avons à raconter.

Un mois s'était écoulé depuis la fête donnée par le colonel Robert en son hôtel des Champs-Élysées.

Un matin, c'était un lundi, M. Lambertin venait de prendre place à son bureau, il avait donné quelques courses à faire au petit Albert, qui était parti depuis quelques minutes.

Ce jour-là, Lambertin devait être seul à l'étude : le samedi soir, M. Durandea lui avait dit qu'il irait passer la journée de dimanche à Marseille, qu'il y resterait le lundi avec sa femme et ses filles, et qu'il ne rentrerait probablement à Saint-Nicolas que le mardi dans l'après-midi.

Il se mit au travail, et pendant une ou deux heures il demeura courbé sur ses dossiers, prenant des notes ou rédigeant des actes, sans que rien fût venu lui apporter la moindre distraction.

Tout à coup cependant, comme dix heures sonnaient, il dressa brusquement la tête.

La sonnette de la grille venait de retentir et des pas traversaient la grande cour d'entrée.

Un instant après, la bonne de la maison entra dans l'étude et vint lui remettre une carte.

Il y avait sur cette carte : LE COLONEL ROBERT.

—Faites entrer, dit-il à la servante.

Et aussitôt, le colonel fut introduit.

Son regard fit d'abord le tour de la salle, puis, avisant Lambertin, il alla droit à lui et le salua avec une exquise politesse.

—C'est à M. Durandeaup que j'ai l'honneur de parler ! demandait-il en s'inclinant de nouveau.

Lambertin s'était levé :

—Non, monsieur, répondit-il, M. Durandeaup est absent pour toute la journée et ne sera de retour que demain : mais si c'est pour affaire concernant l'étude, je suis son clerc.

Le colonel parut vivement contrarié.

—Est-ce à M. Durandeaup personnellement que vous desirez parler ?

—C'est au notaire. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Durandeaup, mais il s'agit de renseignements importants...

—Peut-être, à son défaut, pourrai-je moi-même...

Le colonel eut un mouvement d'hésitation.

—Y a-t-il longtemps que vous êtes attaché à cette étude, interrogea-t-il.

—Bien près de vingt ans.

—Alors, vous êtes au courant des affaires... vous connaissez à fond les dossiers de votre patron ?

Lambertin indiqua du geste les hauts cartonniers qui faisaient le tour de la salle.

—Tout ce qui est là, répondit-il, je le connais sur le bout du doigt, et il n'est pas un parchemin dont je ne puisse donner la teneur exacte.

—C'est différent : l'affaire qui m'amène est d'ailleurs fort simple ; il s'agit, je le répète, d'un renseignement que je désire obtenir, et j'avais compté que M. Durandeaup ne refuserait pas de me le donner. Je suis le colonel Robert ; j'occupe à Paris une position importante, et je n'ai pas pensé qu'il me faudrait avoir recours à des références le plus souvent banales. Si donc, en l'absence de votre patron, vous croyez pouvoir faire ce qu'il aurait fait lui-même, vous m'aurez rendu un véritable service, et je vous en serai sincèrement reconnaissant.

—Soyez assuré, colonel, que je ne demande pas mieux que de vous être agréable, et si vous voulez me dire...

Le colonel prit une chaise, s'assit à côté de Lambertin, et commença :

—Voici donc, dit-il ce qui m'amène... Il y a quelques jours, à l'issue d'une première représentation qui avait attiré tout Paris au théâtre des Variétés, plusieurs amis et moi nous étions allés souper chez Brebant, avec quelques-unes des jeunes femmes qui venaient de jouer dans la pièce nouvelle. Je vous demande pardon de tous ces détails, cher monsieur, mais ils sont indispensables pour vous bien expliquer la démarche peut-être un peu singulière que je fais aujourd'hui.

—Continuez ! continuez ! colonel, dit Lambertin.

—Donc, poursuivit le colonel, il y avait deux heures que cela durait, quand l'une des jeunes femmes, la petite Berthe, se mit tout à coup à prononcer un nom qui nous fit tous involontairement tressaillir.

—Quel nom ?

—Celui de Bonnet. Ce Bonnet est un garçon originaire de Saint-Nicolas, qui est parti pour l'Inde, il y a longtemps et dont on n'a plus entendu parler depuis... Vous ignorez cela, sans doute ?

—Je n'ignore rien.

—Alors, vous savez qu'il a fait une fortune colossale.

—On le dit, et l'on ajoute même qu'il est mort !... Seulement la constatation régulière du décès n'est point encore parvenue en France, et dans cette situation...

Parfaitement, mais l'idée seule de cette fortune, la possibilité de cette mort ont suffi pour éveiller les convoitises des héritiers et la petite Berthe dont je vous parlais n'a pas été la dernière à se mettre à rêver de millions.

—Est-elle donc parente du Bonnet décédé ?

—Ces femmes-là, on ne sait jamais d'où elles viennent ; on prétend qu'elle est cousine de l'aventurier, et pendant quelques

jours, elle a très sérieusement caressé l'espoir d'être appelée à prendre sa part de la succession. Malheureusement, quelqu'un est venu qui l'a brusquement rappelée à la réalité.

—Comment cela ?

—On lui a assuré qu'avant de partir pour l'Inde Bonnet avait eu un enfant d'une fille de Saint-Nicolas, et que, non content d'avoir reconnu cet enfant, il avait fait un testament aux termes duquel il lui léguait la fortune qu'il pourrait gagner un jour !... Vous comprenez que la pauvre Berthe a dû être atterrée de la révélation, et depuis, elle n'a plus... —Si ce qu'on lui a dit est vrai, — adieu ses rêves de grandeur, et la voilà replongée pour toujours dans cette vie d'imprévus, d'incertitudes qui aboutit le plus souvent à la vieillesse misérable.

Lambertin écoutait avec attention et ne parvenait pas tout à fait à comprendre quels renseignements le colonel était venu lui demander.

L'Indien devina ce qui se passait dans son esprit.

—Je vais vous expliquer, dit-il, sur un ton de bonhomie parfaitement joué... et je n'ai aucune raison pour vous cacher le véritable but de ma visite. Si, comme on l'assure, Bonnet a testé en faveur de l'enfant dont je vous parlais, l'acte doit exister quelque part, et il est vraisemblable que, s'il existe, c'est chez Me Durandeaup qu'il doit être déposé. Or, dans le cas de l'affirmative, vous devez être en mesure, plus que personne, de me renseigner sur ce point, et je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien le faire.

Lambertin avait réfléchi... Il fit un geste d'acquiescement.

—La communication que vous sollicitez, répondit-il au bout d'un instant, n'a rien, en effet, que de très régulier, et je ne pense pas que Me Durandeaup refuserait de satisfaire votre curiosité.

—Voilà qui est bien, dit le colonel, je n'attendais pas moins de votre courtoisie.

—Ainsi que vous le disiez, poursuivit Lambertin, le Bonnet dont il est question a fait avant de partir un testament en bonne et due forme qui lègue sa fortune à l'enfant qu'il a reconnu.

—Et ce testament est déposé ici ?

—Oui, monsieur.

—Je n'oserais vous demander d'en prendre lecture.

—Vous me le demanderiez qu'il me serait impossible de me rendre à votre désir.

—Pourquoi cela ?

—Tous les actes authentiques ou de quelque importance sont enfermés dans cette armoire de fer que vous voyez. Me Durandeaup seul connaît le mot qui la peut ouvrir, et, eussé-je ce mot, que je ne voudrais pas.

Le colonel fit un signe de protestation.

—Dieu me garde, interrompit-il vivement, de pousser plus loin les choses : l'acte est entre les mains de Me Durandeaup et il doit y rester... Seulement, j'aurais été bien aise de me rendre un compte précis de la situation... et pour cela...

—Il y a un moyen... dit Lambertin.

—Lequel ?

—Si je n'ai pas l'acte à ma disposition, je sais cependant où je pourrai trouver les minutes qui ont servi à sa rédaction... et les minutes, rien ne m'empêcherait...

—Vous feriez cela ?

—Seulement, il me faudrait un peu de temps pour ces recherches.

Un éclair de joie passa sur les traits du colonel.

—Qu'à cela ne tienne ! s'écria-t-il. Je vous laisse tout le temps qui vous sera nécessaire, et même je vois là une occasion que je m'empresse de saisir.

—Quelle occasion ?

—J'ai quelques affaires importantes à régler à Marseille, et je ne puis rester plus longtemps à Saint-Nicolas. Je vais donc vous quitter : mais vous seriez tout à fait aimable et mademoiselle Berthe vous serait bien reconnaissante, si vous vouliez, ce soir, après votre étude, venir à Marseille, nous apporter ces minutes, que vous aurez ainsi tout le temps de chercher.

—Vous voulez que j'aille...

—Je veux mieux que cela ! Écoutez : à cinq heures, mon coupé viendra vous prendre ici, vous y monterez avec les documents que je désire consulter et vous viendrez passer une heure à table avec la petite Berthe et moi.

—Comment, s'écria Lambertin en devenant pourpre, cette jeune personne est avec vous ?

—Pardieu ! répliqua le colonel, c'est-à-dire qu'elle m'aurait accompagné jusque chez le notaire si je ne l'avais raisonné ; c'est une enfant charmante, fort aimable, en un mot un des plus délicieux spécimens de la beauté parisienne ; vous verrez cela ! J'espère que les réglemens du notariat n'interdisent à personne de passer une heure avec une jolie femme.

Et comme l'Indien riait en parlant de la sorte, Lambertin en fit autant.

—Alors ! c'est dit, fit le colonel.

—Ma foi, vous y mettez tant d'insistance.

—D'ailleurs, le coupé vous ramènera quand vous voudrez et nul ne se doutera de votre absence. A ce soir, n'est-ce pas ?

—A ce soir, puisque vous le voulez.

IV

SÉDUCTION

Le colonel n'avait pas eu de peine à enlever de Paris la jeune Berthe aux petits pieds.

Il lui avait dit un soir, en lui présentant un collier de perles d'un prix inestimable. Si tu veux, dans huit jours, ce collier sera à toi.

Berthe adorait les perles. Elle n'avait demandé que pour la forme ce qu'il faudrait faire pour le gagner : et elle parut tout étonnée quand le colonel lui expliqua ce qu'il attendait d'elle.

Quitter Paris pour quelques jours avec lui, passer deux ou trois nuits à Marseille et y séduire un beau garçon de trente et quelques années qui ignorait la vie et ne connaissait des femmes de la capitale que ce que les journaux lui en avaient appris.

Berthe s'identifia bien vite avec son rôle, et c'est avec une sorte de curiosité impatiente qu'elle attendit le sujet qui allait être offert à ses séductions.

Aussi quand le colonel revint de Saint-Nicolas, après son entrevue avec Lambertin, la pressa-t-elle vivement de questions. Était-il brun ou blond ; avait-il de beaux yeux, de belles dents ; enfin, paraissait-il disposé à se laisser séduire.

Elle se montra satisfaite des réponses du colonel et se pénétra de son mieux des instructions qu'il crut devoir ajouter à celles qu'il lui avait déjà adressées.

—Je me fie à vous, dit-il, et je ne veux pas vous faire attendre davantage la récompense que vous avez déjà bien gagnée. N'oubliez pas, au surplus, que ma libéralité ne s'arrêtera pas là. Il faut rendre cet homme fou d'amour, vous avez tout ce qu'il faut pour cela, et si vous obtenez de lui ce que je vous ai dit, c'est-à-dire cette pièce importante que lui seul peut me donner, je jure, Berthe, que votre fortune est assurée.

Berthe prit le collier et se le passa immédiatement au cou.

A six heures, un coupé s'arrêta dans la cour de l'hôtel.

C'était bien la voiture de l'Indien.

La portière était ouverte ; un homme venait d'en descendre.

C'était Lambertin.

Et, à première vue, Berthe éprouva un singulier sentiment de surprise.

Elle s'attendait à voir un épais lourdeau villageois, et elle aperçut un homme d'une stature élevée, aux fortes et robustes épaules, à l'allure hardie et décidée, mais dont la vulgarité relative n'était pas précisément sans charme.

Elle ne s'attendait à rien de semblable.

Aussi, lorsque quelques minutes plus tard le colonel vint la chercher pour la présenter au clerc de Me Durandeu, elle ne put s'empêcher de lui faire part de sa surprise.

—Eh quoi ! vraiment, vous le trouvez bien ? fit le colonel en riant. Alors les choses s'arrangeront pour le mieux.

Il entraîna Berthe, et ils entrèrent dans le salon.

Lambertin s'était levé et salua sans trop de gaucherie.

—Ma chère amie, dit le colonel, je vous présente M. Lambertin ! — M. Lambertin, mademoiselle Berthe, dont j'ai eu le plaisir de vous parler ce matin. — Là, et maintenant que les présentations sont faites, offrez votre bras à mademoiselle, et passons dans la salle à manger.

Lambertin fit ce qu'on lui disait, et bientôt ils pénétrèrent dans une salle à manger et s'assirent à une table richement servie où l'argenterie et les cristaux étincelaient sous la vive lumière des bougies.

Pendant le premier moment, la conversation languit un peu. Mais peu à peu la glace ne tarda pas à se rompre. A deux ou trois reprises, les regards de Berthe s'étaient rencontrés avec ceux de Lambertin, et ce dernier avait paru éprouver une sensation profonde.

Au bout de quelque temps, le repas tirait à sa fin et le colonel, qui observait de son côté le clerc de Me Durandeu, se leva de table et tira un cigare de sa poche.

—Fumez-vous, monsieur Lambertin ? dit-il d'un accent de bonne humeur.

—Non, monsieur, répondit le clerc, rappelé à la réalité de la situation par cette brusque question.

—Comment ! pas même un cigare après dîner ?

—Je n'ai jamais fait usage de tabac.

Ma foi, je le regrette ! car la fumée incommode mademoiselle Berthe, et je vais être obligé de vous abandonner... Mais après tout, vous avez à causer ensemble tous les deux ; je vais faire un tour sur la Canebière, et quand je reviendrai, j'espère que vous vous serez entendus, comme il convient...

Puis il baisa la main de la jeune femme, alluma son cigare et disparut.

Cependant Berthe s'était levée et Lambertin en était fort content.

La jeune femme mit en souriant son bras sur celui du clerc.

—Le colonel a raison, dit-elle en faisant quelques pas vers la chambre à coucher ; nous avons oublié le véritable but de votre visite, et je crois qu'il est temps de se le rappeler.

Lambertin regarda la pendule.

—C'est d'autant plus important, répondit-il, qu'il est déjà neuf heures et qu'il sera bientôt temps que je retourne à Saint-Nicolas.

—Vous devez mener une existence bien ennuyeuse dans ce gros bourg où il n'y a pas de distractions ?

—Et vous n'avez jamais eu le désir de venir vivre à Paris ?

Lambertin secoua vivement le front, passa sa main dans ses cheveux et enveloppa la jeune femme d'un long regard où il mit toute son âme en feu.

—Oh ! Paris ! balbutia-t-il comme en un rêve.

—Pourquoi n'y viendriez-vous pas ?

—Que dites-vous ?

—Cela vous déplaît-il que je m'intéresse à vous ?

—Je suis confus de votre bonté.

—Moi, dès que je vous ai vu, vous m'avez plu tout de suite. Je ne devrais pas dire cela... Mais je suis franche, et je dis toujours ce que je pense.

—Vous voulez vous moquer de moi.

—C'est mal d'avoir de pareilles pensées.

—Si vous saviez ?

—Quoi ?...

—Je n'ose.

—Voyons, achevez... Suis-je donc si terrible ?

—Non ?... vous êtes belle... et j'aime à vous contempler. Votre voix est caressante, et j'aime à vous entendre.

—Eh ! mais cela ne m'offense pas.

—Jamais encore, poursuivit Lambertin, qui, peu à peu se grisait de ses propres paroles, jamais je n'ai rencontré tant de beauté à tant de grâce ; c'est comme un monde nouveau qui

s'ouvre devant moi... une révélation de la femme, et maintenant que je vous ai vue, il me semble que je vais être bien seul et bien abandonné dans la solitude où j'ai vécu jusqu'à ce jour. Oh ! si c'était possible...

Tout en parlant de la sorte, le jeune clerc avait pris la main de Berthe, et la serrait dans les siennes.

—Quoi donc ?...

—Tenez... je vous aime... à en perdre la raison.

—Vous voyez, dit-elle, sans cesser pourtant d'être souriante, voilà que vous abusez !... C'est ce que crdignais, et je ne veux plus que vous recommenciez.

—Ah ! vous êtes cruelle ! fit le jeune clerc.

—Écoutez-moi.

—Que pouvez-vous avoir à me dire ?

—Des choses raisonnables... Nous nous sommes laissés surprendre, vous et moi, et nous avons à causer de choses sérieuses ; il ne faut pas l'oublier.

—Vous voulez que nous parlions du testament ?

—Croyez-vous que ce ne soit pas intéressant pour moi ? asseyez-vous là près de moi, et dites ce que vous savez. Le colonel m'a annoncé que vous apporteriez, ce soir, tous les documents relatifs à la succession Bonnet. Vous les avez.

—Les voici !

—Bien. Mais vous savez, une femme comme moi, c'est ignorant en affaires, et il faut que vous m'expliquiez...

—Parlez !

—Et d'abord, il y a un enfant reconnu ?

—C'est cela.

—Et le Bonnet qui a disparu a fait un testament en sa faveur.

—Précisément ?

—Et cet héritier existe ?

—On le dit.

La jeune femme parut réfléchir un moment.

—Ainsi, reprit-elle, au bout d'un instant, la situation est bien claire et ne laisse place—c'est là le mot que l'on emploie, je crois—pour que les collatéraux eussent pu hériter, il eût fallu ou qu'il n'y eût pas de testament ou que l'héritier fût mort.

—Parfaitement ? approuva Lambertin et de ces deux hypothèses, il n'y en a qu'une qui soit admissible.

—Laquelle ?

—Celle de la mort de l'enfant reconnu.

—Vous avez raison... et pourtant... il ne serait pas impossible non plus, que le testament disparût.

—Comment ?

—Eh ! on ne sait pas ! est-ce que le feu ne peut pas prendre à l'étude de M^e Durandeaudeu ; est-ce que quelque intéressé ne pourrait pas...

—Y songez-vous...

—On a vu des événements plus extraordinaires...

Lambertin remua la tête.

—Si vous ne comptez que sur des chances de ce genre, dit-il, vous ferez bien de renoncer à l'héritage.

—C'est dommage, car on dit que le Bonnet était fort riche.

—En effet.

—On parle de plusieurs centaines de millions... et il y en aurait pour tout le monde!... Pour mon compte, j'avoue qu'il me sera bien dur de renoncer à cet héritage. J'avais formé tant de projets déjà. J'aurais quitté Paris. Je serais allée me réfugier à l'étranger, dans quelque pays béni du soleil avec quelqu'un que j'aurais aimé, et dont j'aurais mis toute ma joie à faire la fortune et le bonheur,—un rêve de vie à deux, loin du monde, oublieux et oubliés, renfermés dans un amour égoïste qui ne demande plus rien aux autres et qui se suffit à lui-même... Et dire que pour cela il ne faudrait que la disparition de ce testament... Mais au fait, êtes-vous bien certain qu'il existe.

—Oh ! absolument certain.

—Qui vous l'a dit ?

—M. Durandeaudeu.

—Vous connaissez l'endroit où il l'a déposé ?

—Sans doute.

—Ah ! je voudrais le voir, m'en assurer par moi-même. Ne pouvez-vous pas faire cela pour moi.

Berthe s'était rapprochée de Lambertin, sous prétexte de parcourir les minutes qu'il avait apportées, et en voulant les prendre, elle avait en même temps pris les mains du clerc.

Ce dernier tréssallit et eut comme un éblouissement.

—Ce que vous demandez est impossible, répondit-il, avec un profond soupir.

—Pourquoi cela... on ne veut pas le manger, ce testament, il s'agit simplement d'une vérification.

—Ce serait un abus de confiance.

—Qui le saurait ? vous et moi, et je vous en serais si reconnaissante

Et la jeune femme se pencha encore, si bien que ses cheveux touchèrent le front de Lambertin.

Ce dernier voulut se lever, elle le retint.

—Vous êtes un grand enfant ! dit-elle à voix chaude et basse comme un voluptueux murmure, mais je n'entends pas insister. Seulement, rappelez-vous bien ce que je vais vous dire. Je veux voir cet acte, entendez-vous. C'est un caprice, une imprudence, une folie ! tout ce que vous voudrez... mais le jour où vous me l'apporterez à lire... Ce jour là ! je t'aimerai, comme tu n'as jamais été aimé en ce monde !

Quand, une heure plus tard, Lambertin atteignit le bourg de Saint-Nicolas, il n'était pas remis des émotions par lesquelles il venait de passer.

Il se fit descendre à un kilomètre environ du bourg.

Il avait besoin de respirer ; sa poitrine éclatait, le sang lui brûlait les veines.

Il marcha un moment, la tête nue, humant l'air frais de la nuit.

De loin, le village apparaissait silencieux et endormi... Lui seul veillait à cette heure.

Comme il atteignait les premières maisons et au moment où il allait passer devant la maison de M^e Durandeaudeu, il s'arrêta stupéfait, envahi tout à coup par un frisson glacé.

A sa profonde surprise, il distingua une lumière au rez-de-chaussée de l'habitation.

Il y avait quelqu'un dans l'étude !...

Qui cela pouvait-il être... Me Durandeaudeu était donc revenu ?

Une sueur moite perla à ses tempes et il fut pris d'un désir violent d'entrer.

Mais il n'eut pas le temps d'obéir à ce premier mouvement.

La porte de la maison venait de s'ouvrir ; deux hommes parurent sur le seuil. Le premier, il le reconnut tout de suite, c'était le notaire ; quant à l'autre, il ne put distinguer tout à fait ses traits, mais il lui sembla qu'il l'avait déjà vu.

Il s'effaça brusquement dans l'ombre et attendit.

Me Durandeaudeu accompagna le visiteur jusqu'à la grille.

—Ainsi, vous ne voulez pas que je fasse atteler, dit-il avant de rentrer.

—Je vous rends grâce, répondit l'autre ; la nuit est douce, il fait un clair de lune superbe, et j'aime à marcher.

—Au revoir, alors.

—Oui, oui, au revoir ! car j'espère bien que d'ici un mois nous aurons du nouveau.

Les deux hommes se séparèrent.

Lambertin attendait caché dans l'ombre sans faire un mouvement.—Il fallait que l'inconnu passât devant lui, et il était bien certain de le reconnaître, s'il était vrai qu'il le connût.

Ce ne fut pas long,—dix secondes à peine,—au bout desquelles il eut toutes les peines du monde à retenir un cri.

Cet homme qui venait de passer, c'était la troisième fois, depuis un an, qu'il le voyait à Saint-Nicolas.

Ce qu'il était, Me Durandeaudeu ne lui en avait rien dit.

Tout ce qu'il savait de lui, c'est qu'il s'appelait Cyprien Leduc !

V

OU LAMBERTIN CÈDE À LA TENTATION

Trois jours après la scène que nous venons de raconter, le colonel se trouvait dans son hôtel des Champs-Élysées, et il venait de pénétrer dans le cabinet de travail attenant à sa chambre à coucher.

L'entreprise qu'il poursuivait entraînait dans une voie qui ne lui laissait plus que quelques points qui ne devaient pas tarder à se dissiper.

Depuis la fête qu'il avait donnée des événements importants s'étaient accomplis.

En premier lieu, Oliva avait disparu. Il avait appris qu'à l'issue de la fête, en rentrant à son hôtel, elle avait été prise de crises d'un caractère bizarre, que les médecins n'avaient pu définir.

Pendant quelques heures, elle avait été mourante. On eût dit qu'elle avait été victime d'un mystérieux empoisonnement, si l'on avait pu découvrir la trace d'un poison. Mais toute la science de la Faculté avait été mise en défaut et la cause de l'état si grave de la jeune femme avait échappé à toutes les observations !

Alors, comme un mieux relatif s'était manifesté, on lui avait conseillé de partir pour Nice et elle avait disparu.

Quant au vicomte d'Esclars, on se rappelle qu'il avait reçu une légère piqûre, lors de sa rencontre avec le colonel, et soit que cette piqûre se fût envenimée, soit que quelque autre accident inappréciable se fût produit, il avait été, lui aussi, à deux doigts de la mort !

Mais, quoiqu'il ne fut plus jeune, il y avait encore en lui une vitalité remarquable ; on avait eu recours à des réactifs puissants, bien qu'administrés un peu à l'aventure, et en moins d'un mois on l'avait remis sur pied.

Toutefois, il était réellement touché. Il avait perdu cette verte allure que l'on admirait en lui. Ses joues s'étaient creusées, son front s'était dépouillé de ses derniers cheveux et son œil semblait maintenant comme voilé d'atonie et d'égarement.

Le pauvre vicomte n'était plus que l'ombre de lui-même, et ses amis ne lui donnaient pas un mois à vivre.

De ce côté, le terrain était donc bien déblayé, et le colonel n'avait qu'à attendre pour recueillir sous peu le bénéfice de ses crimes abominables.

Il ne restait plus que l'enfant inconnu, que le Bonnet millionnaire avait désigné pour son héritier, et, sur ce point, nous savons le parti qu'il avait pris.

Ne connaissant pas cet héritier et ne pouvant par conséquent songer à le faire disparaître, il avait résolu de se rendre maître du testament et de l'anéantir.

C'était un crime de moins, et quoique une telle considération ne l'eût pas arrêté, l'estimait cependant que dans la situation, mieux valait encore procéder de la sorte.

Ses mesures étaient donc bien prises. Berthe avait admirablement joué son rôle, elle n'avait pas eu de peine à rendre Lambertin fou d'amour et, une fois sur cette pente, il n'était pas douteux que le malheureux clerc n'allât jusqu'au bout.

Depuis trois jours que Berthe était de retour, elle avait reçu trois lettres de Saint-Nicolas... trois lettres qui accusaient un désordre croissant dans l'esprit de Lambertin ; il était évidemment perdu !

Ce n'est pas qu'il n'essayât de lutter... Il se débattait au contraire avec une énergie qui attestait la violence de son amour et la révolte des idées de probité et d'honneur dans lesquelles il avait vécu jusqu'alors. Mais, à chaque courrier, on sentait qu'il se défendait plus mal, que l'amour affirmait davantage son empire, qu'enfin il n'avait plus qu'un pas à faire pour rouler dans le gouffre où le vertige l'entraînait.

Dans l'une de ces lettres, il disait à Berthe :

« Je vous aime, je vous aime ! je ne pense plus qu'à vous, — je ne crois plus qu'en vous. Si je succombe... si pour vous je fais ce que vous m'avez demandé, n'oubliez pas ce que vous

m'avez promis et aimez-moi assez, de votre côté, pour me pardonner l'acte que je vais commettre. »

Et Berthe avait répondu sous la dictée du colonel :

« Je vous attends ? Ne tardez pas trop, et songez que vous n'êtes pas seul à aimer et à souffrir de la séparation. »

Tout marchait donc à souhait pour l'Indien, et il n'y avait plus qu'à attendre.

De temps à autre cependant, la pensée de Cyprien Leduc venait se présenter à son esprit et creusait un pli soucieux sur son front.

Il ne l'avait pas revu depuis l'entrevue de Belleville, et il ignorait ce qu'il préparait. En réalité, il n'avait rien à craindre de lui. On ne pouvait le soupçonner du crime de l'Argonne non plus que de celui de Saint-Nicolas ; il n'avait aucun intérêt apparent dans la succession, et, le jour où cette succession serait ouverte, c'était Gilberte et non pas lui qui pourrait être mise en cause.

Toutefois l'archiviste lui paraissait un personnage à ménager. Il connaissait l'héritier, et, dans l'hypothèse où la tentative Lambertin viendrait à échouer, il pouvait être utile de faire cause commune avec Cyprien Leduc. C'est pourquoi il le réservait, tout en poursuivant la nouvelle affaire du testament.

Enfin, pour ne rien oublier, nous devons mentionner ce qui se passait à Belleville, en ce qui touche Gilberte.

C'était une chose bizarre, tout au moins ; il la trouva inexplicable.

Pour éviter toute rencontre entre la jeune fille et René, il avait établi Gilberte dans la maison habitée par madame Brochon, et qui maintenant lui appartenait.

Gilberte était là l'objet d'une surveillance de tous les instants, et il n'y avait pas à craindre que maman Brochon manquât à la mission qui lui était confiée.

Elle était trop bien payée pour cela, et le colonel pouvait être tranquille.

Seule, chose bizarre, nous le répétons, à partir de cette nuit où l'Indien et René s'étaient trouvés en face l'un de l'autre, on n'avait plus entendu parler du jeune amoureux.

Qu'était-il devenu ?... on n'en avait rien.

On ne l'avait pas vu rôder rue Pixérécourt, aucune lettre n'avait été adressée à Gilberte. On ne pouvait faire qu'une seule supposition raisonnable. c'est qu'il avait renoncé à poursuivre plus avant.

Cela parut invraisemblable à maman Brochon. La vieille femme savait de longue date que ce n'est point ainsi que les amoureux procèdent d'ordinaire, et elle résolut d'en avoir le cœur net.

Un matin, elle alla tout droit au domicile de Cyprien Leduc, et là elle apprit avec stupéfaction que, depuis quelques semaines, on n'avait pas vu le jeune René.

Elle demanda s'il était en voyage, s'il devait revenir bientôt, si enfin on connaissait les motifs de son absence. On ne put ou on ne voulut la renseigner sur aucun de ces points.

Elle raconta la chose au colonel.

C'était un mystère, et le colonel aimait à voir clair.

Mais en ce moment, l'affaire du testament occupait presque exclusivement ce dernier et il ne prêta qu'une attention distraite à cette disparition de René qui, après tout, pouvait fort bien n'avoir été déterminée que par un mouvement de désespoir.

Telle était la situation, et le colonel songeait un peu à toutes ces choses quand nous le trouvons, un matin, au retour de Marseille, dans son cabinet.

Il avait allumé un cigare, tout en fumant, il se promenait à pas lents dans le cabinet et repassait un à un les divers incidents de son voyage et les chances qui se dégageaient des lettres de Lambertin.

Cela dura une demi-heure environ, au bout de laquelle il entendit un roulement de voiture s'arrêter à la grille des Champs-Élysées.

Il jeta un regard à travers la fenêtre et reconnut Berthe.

Elle tenait dans sa main gantée une enveloppe de papier bleuté.

Une dépêche télégraphique !

Il alla à la rencontre de Berthe et la reçut sur le seuil du cabinet.

Berthe était rayonnante.—Le colonel tressaillit.

—Eh bien ? interrogea-t-il avec une vive impatience.

—Ça y est ! répondit Berthe en montrant la dépêche.

Le colonel prit la dépêche et la parcourut d'un oeil fiévreux.

Elle avait été expédiée de Lyon dans la nuit, pendant un arrêt du train et ne contenait que ces mots :

“ Serai à Paris, demain matin, chez vous. ”

—Enfin ! murmura-t-il, enfin ! tout est fini, bien fini ! et maintenant...

Mais il s'aperçut que Berthe restait là, debout, l'observant, et il revint à lui.

—Et il est arrivé ? demanda-t-il sur le même ton.

—Ce matin...

—A quelle heure ?

—Je n'étais pas encore levée, je venais de recevoir la dépêche, quand j'ai entendu sonner.

—Et tu l'as revu ?

—Tout de suite...

—Bien ! bien... tout est pour le mieux, de sorte qu'à l'heure présente le testament...

Berthe tendit un parchemin au colonel.

—Le pauvre garçon n'a pas eu une minute d'hésitation, dit-elle : il ne s'appartenait pas, et il m'a donné là une preuve d'amour dont je suis encore tout attendrie.

L'Indien n'insista pas... Il s'était emparé du testament et le parcourut avec avidité.

Rien n'y manquait : c'était bien l'acte dont on lui avait parlé. Cyprien Leduc ne s'était pas trompé. La donation au profit de l'enfant naturel était en bonne et due forme !

Il le déchira en mille pièces, le jeta dans la cheminée et y mit le feu.

Berthe eut à cette vue comme un tressaillement douloureux.

—Que vais-je lui dire maintenant ? demanda-t-elle, le front soucieux.

—Tu lui diras tout ce que tu voudras.

—Le coup va être cruel.

Le colonel alla à un meuble qu'il ouvrit et dans le tiroir duquel il prit une liasse de billets de banque.

—Allons ! allons ! dit-il... Voici qui te consolera !... Prends ceci, c'est presque une fortune, et si je réussis dans mon entreprise, comme j'en ai l'espoir désormais, je te promets que tu n'auras pas à te repentir de ce que tu as fait...

Berthe prit ce qu'on lui offrait. Cet argent qu'elle allait emporter, c'était, comme le disait l'Indien, presque une fortune, et pourtant elle était triste.

Quoiqu'elle ne comprit pas grand'chose à ce qu'on lui avait fait faire, vaguement elle était inquiète et soupçonnait quelque infamie.

Elle gagna lentement la porte.

—Tu pars ? fit le colonel.

—Il m'attend, répondit-elle.

—C'est juste. Doit-il repartir bientôt ?

—Demain, je crois.

—Pour Marseille ?

—Non, il a parlé de New-York.

—Ah ! ah ! il y a, en effet, un départ demain. Eh bien, veux-tu que je te donne un bon conseil.

—Lequel ?

—Tu me parais bien près de t'intéresser à ce Lambertin.

—C'est vrai.

—A ta place... je ne le laisserais pas partir seul.

—Vous voulez que je quitte Paris ?

—Bon !... pour quelque temps.

—Vous redoutez quelque chose pour moi ?

—On ne sait jamais...

—Vous ne m'avez pas parlé de cela ?

—C'eût été imprudent.

—Ah ! je crains bien que vous ne m'ayez engagée dans une vilaine affaire.

Le colonel lui prit les mains, l'attira à lui et la regarda bien dans les yeux.

—Écoute-moi, dit-il d'un ton ferme et bref ; ce qui est fait est fait, et il ne faut pas y revenir. Seulement, que tu partes avec Lambertin ou que tu l'abandonnes au sort qui l'attend, rappelle-toi que tu ne dois jamais mêler mon nom à ce qui vient de se passer et si je recommande la discrétion sur ce point, c'est encore moins dans mon intérêt que dans le tien, car le jour où tu deviendrais indiscret...

—Qu'arriverait-il ?

—Ce jour-là, la charmante petite Berthe que nous aimons tous... serait bien près de disparaître de la circulation !

La jeune femme se prit à pâlir affreusement ; un frisson mortel glaça ses os et elle s'enfuit plutôt qu'elle ne sortit de l'hôtel.

Elle gagna en courant la voiture qui l'attendait dans l'avenue Gabrielle, ouvrit la portière et se précipita à l'intérieur.

La voiture, sans même attendre son ordre, s'était éloignée aussitôt.

Mais le coupé avait à peine fait quelques tours de roue quand la jeune femme jeta un cri effaré.

Elle s'était précipitée si brusquement à l'intérieur qu'elle n'avait pas remarqué qu'un homme s'y trouvait assis.

Elle voulut appeler le cocher. L'homme la retint.

—Ne craignez rien, dit-il en même temps ; je ne veux vous faire aucun mal, seulement, j'ai une communication à vous faire.

—A moi ?

—A vous, mademoiselle Berthe.

—Mais je ne vous connais pas...

—Nous ferons connaissance.

—Monsieur !

—Oh ! en tout bien tout honneur. J'ai soixante ans, et à mon âge...

—Enfin, qui êtes-vous ?

—On m'appelle Cyprien Leduc. Je suis archiviste-paléographe, et j'ai à vous entretenir de choses graves.

VI

UN NUAGE A L'HORIZON

C'était, en effet, l'archiviste qui, après s'être rendu le cocher favorable sans qu'il soit nécessaire de dire de quelle façon, s'était introduit dans le coupé.

Quand il eut décliné ses nom, prénom et qualité, et lorsqu'il vit que Berthe, stupéfaite, ne répondait pas, il poursuivit :

—Je vous ai dit, reprit-il, que vous n'aviez rien à craindre et je vous le répète, mon enfant, seulement j'espère que vous serez docile et que vous ne refuserez pas de me donner les quelques renseignements dont j'ai absolument besoin.

—Mais, monsieur...

—Cela ne sera pas long et ne vous compromettra pas, je vous l'assure.—Toutefois, il faut faire vite, car j'ai, moi aussi, une visite à faire au colonel que vous quittez, et auparavant, il importe que nous soyons bien d'accord... le voulez-vous ?

—Tout ceci est si étrange ?

—Moins, avouez-le que votre voyage à Saint-Nicolas.

—Eh quoi... vous savez ?

—Je sais beaucoup de choses ; et dans le nombre il en est qui pourraient exercer une bien triste influence sur votre sort.

—Que dites-vous ?

—Je vais m'expliquer. Ce matin, vous avez reçu chez vous, rue de la Bruyère, le clerc de Me Durandean, notaire.

—Qui vous a dit...

—Personne. Mais c'est vrai, n'est-ce pas ?

—C'est vrai.

M. Lambertin était, à son départ de Marseille, porteur d'un testament qu'il avait dérobé à l'étude de Me Durandean, et je tiens à savoir ce que vous avez fait de ce testament.

Et comme à cette question la jeune fille baissait les yeux et pâlissait :

—Si vous éprouvez quelque hésitation à me le dire, pour-
suit-il, je prendrai la peine de vous aider. Ce testament, M. Lambertin l'a remis entre vos mains, et vous vous êtes
empressée d'aller le déposer entre celles du colonel. Personne
ne m'a dit cela non plus, mais il ne peut y avoir sur ce point
le moindre doute dans mon esprit.

—Je l'avoue.

—A la bonne heure. Continuons. Le colonel, une fois
possesseur de l'acte, qu'en a-t-il fait ?

—Il l'a déchiré et jeté au feu.

—Il n'avait pas autre chose à faire. De sorte qu'à cette
heure, le testament est anéanti, qu'il n'en reste plus trace, et
que celui dont il consacrait les droits, se trouve à jamais dé-
possédé de l'héritage auquel il prétendait. Ignorez-vous
cela ?

—Je vous le jure.

—Je vous crois.—Mais le mal n'est pas moins irréparable...
et ce qu'il y a de pis encore, c'est que le colonel ne saurait
être mis en cause. Vos affirmations ne prévaudraient jamais
contre ses dénégations ; il s'est assuré l'impunité avec une
habileté rare, et la spoliation peut être regardée comme con-
sommée.

—Ah ! si j'avais su...

—Mais vous ne saviez pas... pardieu !... seulement votre
ignorance ne vous préservera pas du soupçon de complicité,
et il est certain surtout que Lambertin n'en sera pas quitte à
moins de quelques années de galères.

—Mon Dieu, moi, je ne pensais à rien de semblable. On
m'avait dit qu'il s'agissait de séduire un beau garçon de pro-
vince, d'obtenir de lui un document, dont on voulait connaître
la teneur et prendre copie. Je n'ai pas vu plus loin.

—Je n'en doute pas.

—Et voilà que, maintenant, vous me dites... Oh ! que faire,
que faire !

Cyprien Leduc paraissait réfléchir quand, en réalité, il ne
faisait qu'observer la jeune femme.

—Voyons, dit-il d'un ton assuré, il ne s'agit pas de perdre
l'esprit, il faut agir ! Voulez-vous vraiment m'aider à réparer
le mal que vous avez fait ?

—Vous le demandez !... qu'exigez-vous ?

—Presque rien.

—Dites ! Dites !... et s'il y a un moyen de sauver ce brave
jeune homme.

—Il y en a un.

—Dieu soit loué !

—Vous tenez sincèrement à Lambertin.

—Il est si bon, —il m'aime tant !

—Eh bien, vous allez quitter Paris...

—Avec lui ?

—Avec lui — bien entendu...

—Et où irai-je ?

—Au Havre.

—Quel hasard ! C'est au Havre justement qu'il voulait se
rendre, pour passer de là en Amérique.

—Eh bien, au lieu de partir seul, il partira avec vous : et
au lieu de vous embarquer pour New-York, vous irez louer à
Ingouville, sur le bord de la mer, une maison bien retirée.

—Oh ! comme il va être heureux !

—Toutefois, il y a une condition essentielle.

—Parlez ! parlez !

—Une fois installés à Ingouville, vous n'en bougerez pas,
et vous y resterez jusqu'à ce que j'aie moi-même vous déli-
vrer.

Berthe serra les mains de Cyprien Leduc :

—Et si je fais cela... vous m'assurez... dit-elle...

—Si vous faites cela, mon enfant, répondit l'archiviste d'un
ton grave, je vous jure qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux
à tous les deux !

En même temps, il frappa à la vitre du coupé et donna au
cocher l'ordre d'arrêter.

Puis il ouvrit la portière et descendit.

—! maintenant, ajouta-t-il, n'oubliez aucune des recom-
mandations que je viens de vous adresser. Voici ma carte :
écrivez-moi dès que vous serez arrivée au Havre et attendez,
dans le nid que vous allez choisir, que j'aie vous chercher ou
que je vous fasse signe.

Il salua de la main et s'éloigna.

Cependant, après le départ de Berthe, le colonel était resté
quelque temps pensif et recueilli.

Les grandes joies sont muettes... et il était heureux !

Tout semblait s'accorder pour favoriser son entreprise.

Oliva et le vicomte étaient dans un état qui permettait d'es-
pérer qu'ils n'avaient plus longtemps à vivre : l'héritier direct
carté définitivement par la destruction du testament, il n'y avait
plus que Gilberte ; et Gilberte était entre ses mains et ne pou-
vait se soustraire à sa volonté.

Après déjeuner, vers une heure, il descendit au jardin.

Il avait donné l'ordre d'atteler son coupé pour deux heures ;
en attendant, il fumait.

Un désir bizarre s'était emparé de lui.

Il voulait aller rendre visite à Cyprien Leduc.

D'avance il souriait de la déconvenue de l'archiviste. Il l'es-
timait fort, faisait grand cas de sa science et de sa perspicac-
ité, mais il éprouvait une profonde satisfaction à la pensée
qu'il avait triomphé.

Désormais il n'était plus à craindre. Qu'eût-il pu contre lui ?

Le testament disparu, la justice ne pouvait atteindre qu'un
coupable : Lambertin.

Il savourait donc son cigare tout en se promenant sous les
allées ombreuses et en refaisant pour la vingtième fois l'exa-
men de la situation.

Au bout d'une demi-heure, il vit venir à lui un valet qui
tenait une carte à la main.

—Qu'est cela ? demanda-t-il.

Et il prit la carte.

C'était celle de Cyprien Leduc.

Il fit un mouvement.

—Est-ce que la personne est là ? dit-il.

—Monsieur veut-il la recevoir ?

—Sans doute, sans doute, amenez-la ici.

Le valet se retira, et un instant après, il amenait l'archi-
viste.

Le colonel alla à sa rencontre, le visage souriant :

—Parbleu ! dit-il, c'est bien aimable à vous d'avoir pensé à
me rendre visite. Justement, je me disposais moi-même à me
transporter rue de l'Abbaye.

—Vraiment ! fit Cyprien Leduc.

—Dame ! il y a longtemps déjà que je ne vous avais vu...
et il me semblait que vous deviez avoir à me dire des choses
intéressantes.

—En effet.

—Est-ce pour cela que vous êtes venu ?

—Pour cela.

—Voyons, dit-il, nous voici seuls. Vous avez à me parler ?
Je vous écoute.

Cyprien Leduc esquissa un sourire.

—Je suis venu, commença-t-il, non que je fusse poussé par
un sentiment de curiosité, mais parce que j'avais quelques
reproches à vous adresser.

—A moi ?

—Et à qui donc ?...

—A quel propos ?

—Avez-vous déjà oublié la conversation que nous avons eue
une nuit à Belleville, et à la suite de laquelle il me semblait
qu'il était intervenu entre nous une convention que nous
avions acceptée l'un et l'autre ?

—Je m'en souviens.

—Cependant vous y avez manqué.

—Qui vous autorise à le croire ?

—Eh ! mon Dieu... tout simplement le voyage que vous
avez fait récemment à Marseille, en compagnie de madmoi-
selle Berthe.

Le colonel tressaillit et devint attentif.

—Vous saviez cela ? dit-il en regardant son interlocuteur.

—Je sais que vous êtes allé à Saint-Nicolas ; que vous avez profité d'une absence de Me Durandeaupour vous mettre en relation avec M. Lambertin, et que vous vous êtes rendu maître de l'esprit du pauvre garçon par des procédés ingénieux, mais auxquels la morale aurait quelque peu à reprendre...

—Qu'importent les moyens employés, si l'on réussit ! repar-tit le colonel.

—Je ne conteste pas, je constate ! fit Cyprien Leduc ; tou-jours est-il que, deux jours après votre passage, M. Lambertin quittait brusquement Saint-Nicolas et venait à Paris retrouver la jeune femme dont la beauté l'avait rendu fou.

—Vous conviendrez au moins que ce sont là des affaires qui ne me regardent pas.

—Peut-être, car on n'admettra pas aisément que made-moiselle Berthe se soit laissé séduire par ce brave plumitif, dont la personne n'a jamais inspiré la moindre fascination ; il y avait donc un autre mobile à cette tentative de séduction et j'ai voulu le connaître.

—Qu'avez-vous fait ?

—J'ai cherché.

—Et vous avez trouvé ?

—Si je ne l'avais pas trouvée, une dépêche que j'ai reçue hier de Me Durandeaupour m'aurait surabondamment éclairé.

—Me Durandeaupour vous annonce le départ de son clerc ?

—Mieux que cela.

—Quoi donc ?

—La disparition du testament dont je vous fait connaître l'existence.

—Ah ! ah !

—De sorte que vous avez profité de la confiance... pour préparer une machination dont le succès ruine toutes les espé-rances que je fondais sur l'héritage de Bonnet.

Le colonel jouit un moment de son triomphe.

—Mon Dieu ! répliqua-t-il peu après, c'est là, en effet, un grand malheur pour vous ; mais avouez aussi que vous aviez été bien imprudent et que, pour un vieillard sagace, vous vous étiez montré bien léger.

L'archiviste secoua la tête.

—Je le confesse, dit-il sur un ton d'humilité ironique ; ce n'est pas la première sottise que j'aie faite dans ma vie... mais, jusqu'à présent, j'ai été assez heureux pour les réparer toutes.

—Voilà qui doit vous rassurer !... Qui sait même si vous ne parviendrez pas à tirer profit du fâcheux incident qui s'est produit ?

—C'est déjà fait !...

—Diable ! vous êtes expéditif... Je ne suppose pas cepen-dant que vous ayez trouvé un moyen de rentrer en possession de l'acte soustrait par M. Lambertin.

—Je n'y ai pas songé... car cet acte n'avait rien qui fût de nature à m'intéresser.

—Oh ! oh ! vous voulez rire...

—Je n'ai jamais été plus sérieux. Laissez-moi vous interro-ger : C'est ce matin, n'est-ce pas, que vous avez reçu le testa-ment soustrait ?

—Ce matin, oui.

—Vous l'avez lu avec attention ?

—Pardieu !

—Et vous n'y avez rien vu d'extraordinaire ?

Le colonel enveloppa l'archiviste d'un regard pénétrant.

—Qu'est-ce à dire, fit-il avec un commencement de desiance, le testament était en bonne et due forme et je ne vois pas.....

—Soit ! soit ! je ne veux pas insister... Mais rira bien qui rira le dernier.

—Comment ?

L'archiviste haussa les épaules.

—Vous avez fort mal agi envers moi, dit-il, et je devrais vous en garder rancune, mais j'ai dans cette affaire un intérêt

au moins égal au vôtre et je ne veux pas me montrer trop susceptible. Apprenez donc que je me trouvais en même temps que vous à Marseille.

—Est-ce possible ?

—Que je n'ai pas eu de peine à deviner le motif pour lequel vous vous y rendiez et que, dès lors, je prévoyais que le mal-heureux Lambertin se laisserait entraîner jusqu'au crime.

—Eh bien ?

—Je n'ai pas voulu que cela fût et pour sauver le malheu-reux et en même temps vous donner une leçon....

—Qu'avez-vous fait ?...

VII

L'HÉRITIER DE BONNET

—J'ai prévenu Me Durandeaupour, je lui ai dit que, selon tout-vraisemblance, on tenterait de soustraire le testament de Bonnet, et à ce testament authentique, nous avons substitué une copie que l'on pouvait laisser voir impunément.

—Vous avez fait cela ?

—De sorte que la pièce que l'on vous a remise n'a aucune valeur, qu'elle ne signifie rien et que vous vous êtes donné beaucoup de mal pour un piteux résultat.

Le colonel était devenu blanc ; ses doigts se crispèrent sur le banc de la tonnelle ; ses deux yeux lançaient des éclairs.

Un rugissement souleva sa poitrine.

—Est-ce bien vrai, ce que vous dites là, interrogea-t-il d'une voix étranglée.

—Vous en doutez !... Cependant je ne pouvais rien faire de mieux, et vous auriez tort de m'en vouloir. Les choses repren-ent leur situation première, et, croyez-moi, c'est encore la meilleure.

L'acte existe, il est inattaquable et nous nous trouvons tou-jours en présence de l'héritier dont il faut se débarrasser.— Comprenez-vous ?

Le colonel ne répondit pas... Il s'était levé et se promenait avec agitation.

Leduc s'était levé également et le suivait.

Ils atteignirent ainsi la grille qui donnait sur l'avenue, et le colonel s'arrêta.

—Mais cet héritier ! interrogea-t-il... Quel est-il ? Vous m'avez caché son nom, et je veux savoir.

—Je vous le ferai connaître ! dit Leduc.

—Où est-il ?

—A Paris.

Et il sait qui il est ?

—Il ne sait rien.

—Mais vous me direz...

Leduc allait répondre.

En ce moment, une victoria passait devant la grille, au pas tranquille de deux superbes bêtes. Un jeune homme était nonchalamment assis dans la voiture et fumait.

Le colonel contint un cri de surprise.

Ah ! ce jeune homme !... fit-il. Je ne me trompe pas.

—Vous l'avez reconnu ? dit Leduc.

—C'est lui, l'amoureux de Gilberte.

—René.

—Il n'est plus chez vous ?

—Il m'a quitté depuis un mois.

—Il est donc riche ?

—C'est probable.

—Mais, d'où lui est venue cette fortune subite ?

Leduc sourit.

—Voyez, dit-il, comme le hasard fait bien les choses !

Nous parlions de l'héritier de Bonnet, et voilà qu'il se pré-sente de lui-même.

—Eh quoi ! ce jeune homme ?

—Ce jeune homme n'est autre que celui que vous deman-diez à connaître.

—Mais, comment se fait-il ?

Leduc eut un geste mystérieux.

—Je vous expliquerai cela, répondit-il, seulement, il faut

avoir confiance, ou je vous abandonne. Croyez-moi, d'ailleurs, quand je vous affirme que c'est encore le seul moyen d'atteindre votre but ; le voulez-vous ?

— Il le faut bien.

— A la bonne heure. Je suis heureux de vous voir dans ces dispositions, et j'espère que maintenant rien ne s'opposera plus au succès de notre entreprise.

— Quels sont vos projets ?

Ils sont fort simples. Si vous n'aviez pas cherché à agir sans moi, peut-être aurai-je prêté les mains au vol du testa-

— Demain, après-demain, quand nous voudrons.

— Mais quel moyen ?

— Oh ! cela ne demande pas de grands efforts d'imagination.

Le jeune homme est amoureux de Gilberte ; Gilberte est amoureuse du jeune homme. Il sera facile de l'attirer une nuit dans votre maison de Belleville... et là...

— Je comprends.

— C'est donc bien entendu... je vais vous quitter... mais ce soir, demain, je ne sais au juste... je vous reverrai, et nous agirons...



Ce fut alors un murmure de baisers donnés et rendus.

ment... Mais vous avez voulu user de ruse, et maintenant nous voici acculés dans une impasse dont nous ne sortirons que par la mort de ce jeune homme.

— Croyez-vous que cela m'arrête ?

— Je suis persuadé que rien ne vous arrête ! et c'est pour ce motif que je ne cherche pas à me faire illusion sur la gravité de la situation. Elle est très nette : Bonnet est mort ! Il a laissé un enfant, auquel, par testament, il lègue toute sa fortune, et, pour que les autres héritiers puissent utilement se présenter, il faut que cet enfant disparaisse... Eh bien, il disparaîtra.

— Quand cela ?

— Vous partez ?...

— Oui, je pars, mais ne doutez pas de l'empressement que je vais mettre à hâter le dénouement que nous désirons ardemment l'un et l'autre. Vous, de votre côté, voyez Gilberte ; soyez réservé et bon avec elle ; et laissez-lui entrevoir surtout que vous ne vous opposerez plus longtemps à son union avec René.

— Je n'y manquerai pas.

— A bientôt alors !

— A bientôt !

Et ils se séparèrent.

Ainsi qu'il l'avait promis à Leduc, le colonel se fit conduire, peu après son départ, à Belleville.

Il trouva Gilberte dans la petite chambre qu'elle occupait, et dont les fenêtres donnaient sur le panorama de Paris. Elle était assise auprès de la fenêtre et elle songeait.

Il est à peine besoin de dire quelle image aimée passait devant ses yeux, et c'est vers René que tout son cœur s'en allait.

Elle ne l'avait plus revu et elle était bien triste.

Mais elle comprenait qu'il n'était pas prudent qu'elle cherchât à l'attirer dans ces quartiers excentriques, et, pour sa vie même, elle n'eût pas voulu l'exposer de nouveau à la colère du colonel.

Qu'allait-elle devenir cependant, si cela se prolongeait ? Elle ne pouvait y penser sans frissonner.

El puis, elle songeait aussi au désespoir de René : elle se disait qu'il devait bien être malheureux de son côté et s'adressait à Dieu du plus profond de son cœur, en le priant de faire cesser le cruel abandon auquel elle était condamnée.

Il y avait aussi un autre sentiment qui s'était emparé d'elle depuis quelque temps.

Sentiment vague, intuition mystérieuse, dont elle ne se rendait pas très bien compte et qui la troublait singulièrement.

Elle avait revu le colonel, et elle l'avait trouvé bien changé à son égard. Son affection s'était pour ainsi dire transformée en tendresse... Sa voix s'était faite plus caressante et plus douce, son regard plus pénétrant et plus chaud.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?—Gilberte n'osait approfondir ce qu'elle éprouvait : elle se sentait prise de malaise—presque d'effroi...

Ce jour-là, quand elle entendit le pas du colonel dans l'escalier, elle n'eut pas la force d'aller à sa rencontre.

Le colonel vint à elle et la baisa longuement sur le front.

—Chère enfant, dit-il d'un ton pénétré, si vous saviez comme je suis attristé de la vie que je vous fait mener ! Mais vous savez, et je vous ai dit que cette existence m'est imposée par des considérations de la plus haute gravité : il faut encore un peu de patience, et croyez que je hâte de toutes mes forces l'instant où je pourrai vous donner l'existence pour laquelle vous êtes faite.

—Mais je ne me plains pas, dit Gilberte avec un sourire mélancolique.

—Et je vous en sais gré, —répliqua le colonel, —seulement je ne suis ni aveugle ni insensible, et votre résignation, votre soumission me touchent plus que vous ne pouvez le supposer. Aussi, est-ce avec une vive satisfaction que je viens aujourd'hui, car je vous apporte une nouvelle qui, j'en suis sûr, mettra un peu de joie dans votre solitude.

—Une nouvelle ! répéta Gilberte en ouvrant ses yeux animés d'une curiosité soudaine.

—Sans doute.

—De quoi s'agit-il ?

Le colonel s'assit à côté de la jeune fille et lui prit les mains.

—Lorsque il y a un mois, dit-il, j'ai surpris ici le jeune homme que j'avais déjà rencontré à Saint-Mandé, je n'ai pu me défendre d'un violent mouvement de colère, —vous vous en souvenez ?

—Oh ! s'il m'en souvient ! balbutia Gilberte, j'avais eu tort d'écrire à René, il n'était pas coupable, lui, et c'est moi !

—Non... ni vous, ni lui, mon enfant. Vous n'aviez eu qu'un tort, celui de n'avoir pas eu confiance en moi. J'ai beaucoup réfléchi depuis. Et j'ai reconnu qu'il n'y avait après tout, dans cet amour qui vous a rapprochés, qu'une chose naturelle, un sentiment auquel il n'y avait rien à reprendre, dans son innocence et dans sa pureté.

—Ah ! monsieur !... monsieur !

—Écoutez-moi, chère enfant. Je vous disais que j'ai réfléchi depuis, et je me suis bien vite aperçu qu'à force de vous aimer je devenais égoïste. Je ne veux que votre bonheur, ma

chère Gilberte, et s'il est vrai que vous deviez le trouver dans cet amour, je serais bien cruel si je m'y opposais !

Ainsi vous me permettez de l'aimer ?

—Je ferai plus, je vous autoriserai à le voir.

—Bientôt ?

—Quand vous voudrez.

Par un mouvement spontané, Gilberte s'empara des mains du colonel et les pressa sur ses lèvres.

—Vous êtes donc heureuse ?—dit ce dernier d'un ton attendri.

Ah ! vous êtes bon, murmura Gilberte.

—Eh bien... n'attendez pas plus longtemps—je vais me retirer—écrivez à ce jeune homme ; dites-lui de vous venir voir, dès demain ; qu'il prenne quelque précaution, cependant. Il ne serait pas bon qu'il vint dans la journée. C'est votre avis aussi, n'est-ce pas ?

—Je ferai ce vous ordonnerez.

—Donc, il viendra à neuf heures ?

—Je le lui dirai.

—C'est bien !... Vous êtes une adorable enfant, et ne doutez jamais de mon profond amour.

Gilberte n'eut pas la force de répondre : elle présenta son front au baiser du colonel, et quand il se fut éloigné, elle s'affaissa pour ainsi dire sur elle-même, en proie à une émotion comme jamais encore elle n'en avait éprouvée.

VIII

DEUX AMOUREUX

Un grand changement s'était depuis un mois opéré dans la situation du commis de Cyprien Leduc.

Quelques jours après la conversation qu'il avait eue avec l'Indien, l'archiviste avait pris René à part, et, sans lui faire précisément connaître qui il était, il lui avait laissé entrevoir une partie de la vérité.

Son père était mort laissant une grande fortune, qui était convoitée par d'avidés collatéraux. Mais il n'avait rien à craindre quant à la revendication qui pourrait être faite, attendu qu'il existait un testament en sa faveur, et que ce testament ne pouvait être attaqué.

Toutefois, il fallait prendre position pour des raisons qu'il devait tenir secrètes, et il importait de donner le change à ceux dont les convoitises étaient éveillées, et, pour atteindre plus sûrement ce but, l'archiviste avait résolu d'enlever René à la position modeste dans laquelle il avait vécu jusqu'alors, et de lui donner un état qui imposât à tous.

René n'y comprit pas grand'chose mais il avait une confiance absolue en Cyprien Leduc et il se montra disposé à faire tout ce qu'il exigerait de lui.

—Vous m'avez donné tant de preuves d'affection et de dévouement, dit-il, que je ne veux élever aucune objection. Toutefois, il y a une question sur laquelle, vous le savez, il me sera impossible de faire jamais aucune concession. J'aime Gilberte, et pour tous les héritages du monde, je ne consentirais à renoncer à elle.

Leduc sourit avec bienveillance.

—Eh ! qui te dit d'y renoncer ? répliqua-t-il. Ce que je te propose ne peut que te rapprocher de la chère enfant.

—Alors, vous pouvez être assuré que je vous obéirai avec la plus entière soumission.

—C'est ce que tu as de mieux à faire, et comme il ne faut pas perdre de temps, dès demain, tu commenceras ta nouvelle existence. J'ai retenu pour toi un appartement convenable, rue du Cirque ; j'y ai fait remiser une victoria élégante et deux chevaux que l'on ne peut manquer de remarquer autour du lac... tout est prêt. Tes domestiques ont été choisis par moi-même, et tu n'auras qu'à prendre possession, bien certain que rien ne te manquera.

—Mais que devrai-je faire ?

—Tout ce que tu voudras.

—Et Gilberte ?

—Quant à l'enfant, il faut un peu de patience : pense à elle, tant que tu voudras, continue à l'aimer comme par le passé, mais jusqu'à ce que je t'en accorde la permission, garde-toi de chercher à la revoir.

—Voilà qui est cruel !

—Il faut avoir ce courage... surtout dans son intérêt à elle !

—Soit ! soit ! Puisqu'il en est ainsi, je ne dis plus rien, et vous n'aurez aucun reproche à me faire.

Il y avait à peu près un mois que cette conversation avait eu lieu, et René avait tenu rigoureusement la promesse qu'il avait faite.

Cependant, ce jour-là, le souvenir de Gilberte s'était présenté à lui avec une telle persistance que, lorsqu'il rentra rue du Cirque, il en était encore tout ému et tout troublé. Au même moment il entendit du bruit, il se retourna vivement et aperçut madame Brochon.

—Vous avez à me parler ? dit-il.

—J'ai une lettre à vous remettre.

—De la part de Gilberte ?

—Eh ! de quelle part donc !

—Ah ! donnez ! donnez !

René prit la lettre que Gilberte lui adressait et la lut rapidement.

—Pauvre et chère Gilberte, balbutia-t-elle, elle me prie de la venir voir ce soir.

—Oui, je sais cela, la petite me l'a dit, pauvre cher trésor, elle était tout heureuse. Il paraît que le colonel consent à tout !

—Est-ce possible !...

—Est-ce qu'elle aurait écrit, sans cela ?

—C'est donc elle qui vous a remis cette lettre ?

—Sans doute.

—Tout à l'heure ?

—Il y a une heure.

Quelques minutes plus tard, René était assis auprès de Gilberte, dans la chambre de cette dernière.

Le premier moment avait été plein d'ivresse.

—Chère, chère Gilberte ! murmurait René, ah ! je vous retrouve enfin ! Je vous croyais perdue, il me semblait que j'allais mourir... Si vous saviez comme j'étais triste et désolé... mais vous voilà—dans mes bras, sur mon cœur... et vous m'aimez toujours !

Gilberte essayait doucement de se dégager. Mais elle n'osait encore s'arracher à cette étreinte où elle trouvait elle-même une sensation inconnue, mais délicieuse, qui lui enlevait toute force et toute volonté.

—Ainsi, dit René, c'est bien vrai ! on nous permet de nous voir, tout obstacle a disparu entre nous, nous pouvons nous aimer sans contrainte, et bientôt nous serons l'un à l'autre.

Gilberte frissonna.

—Oui ! oui ! dit-elle ; le colonel ne vous connaissait pas ; il avait peur que je me fusse trompée, que j'eusse mal placée mon amour, mais il s'est renseigné depuis un mois et désormais il ne fera plus d'objection. Ah ! il est bon, René, et il faudra l'aimer aussi.

—Ce changement est singulier.

—Pourquoi ?

—La dernière fois que je vis le colonel, il s'était montré si dur.

—Il n'y faut plus penser ! Songez quelle reconnaissance je lui dois. C'est lui qui a pris soin de mon enfance, qui m'a arrachée à ce milieu où je serais morte ! Quo serais-je devenue si je ne l'avais pas, un jour, rencontré sur ma route ? C'est Dieu qui l'a envoyé à mon secours, et ce sont là des choses que je ne veux pas oublier.

—Vous avez raison, et pourtant...

—Quoi encore ?

—Je cherche quel intérêt...

Gilberte sourit doucement.

—Pourquoi s'obstiner dans une recherche soupçonneuse, répliqua-t-elle ; moi j'ai toute confiance, et, si je lui en ai voulu de nous avoir un moment séparés, je n'ai plus maintenant que de la joie au cœur ! D'ailleurs, vous devez avoir bien des choses à me dire. Depuis un mois j'étais toute seule et je pensais à vous ; mais vous ! qu'avez-vous fait ? Dites, je veux tout savoir.

—Eh ! qu'ai-je à vous apprendre que vous ne sachiez déjà ? répondit René ; j'étais bien malheureux, moi aussi, et vingt fois j'ai été sur le point de céder à la tentation de venir jusqu'ici.

—C'eût été bien imprudent.

—On me l'a dit.

—Qui cela ?

—Un homme en qui j'ai toute confiance, et qui a fait pour moi ce que le colonel a fait pour vous.

—M. Cyprien Leduc ? Un parent à vous ?

—Non, un ami, il a connu ma mère qui est morte... et plusieurs fois il a fait le voyage de Saint-Nicolas pour aller prier sur sa tombe.

—Eh ! c'est bien cela ! et je comprends que vous l'aimiez ! Mais, dites-moi... Ne venez-vous pas de dire que votre mère était enterrée à Saint-Nicolas ?

—En effet.

—Vous êtes donc de ce pays ?

—J'y suis né... Ne vous l'ai-je pas dit ?

—Jamais.

—Ce détail était d'ailleurs de peu d'importance et ne pouvait guère vous intéresser.

—Qui sait ! fit Gilberte, en devenant tout à coup soucieuse.

—Qu'avez-vous ? interrogea René surpris.

—Rien !... rien... dit-elle d'un ton vague... mais, tout de même, c'est bizarre !

—Expliquez-vous !

—Je vous ai dit, n'est-ce pas, que, toute petite, j'avais été recueillie, avec ma sœur, par un ouvrier du nom de Simon ?

—Je m'en souviens.

—C'est à peine si je me rappelle ce temps. Je verrais ma sœur aujourd'hui, que certainement je ne la reconnaitrais pas !

—Eh bien ?

—Eh bien, il y a un nom qui revenait souvent sur ses lèvres ; et ce nom, je ne l'ai pas oublié.

—Serait-ce Saint-Nicolas ?

—Précisément.

—Près de Marseille ?

—Près de Marseille, oui, et c'est là ce qui m'aide à localiser ce souvenir !

—Mais alors, nous serions du même pays, du même petit bourg !

Et comme René reprenait les mains de Gilberte, elle se dégagea doucement, le regard perdu dans quelque lointaine rêverie.

—Pauvre chère sœur !... murmura-t-elle ; qu'est-elle devenue ?... Ah ! tenez, c'est là aussi un des gros chagrins de ma vie... Que ne donnerais-je pas pour la revoir, pour la savoir heureuse, pour la serrer un instant contre mon cœur !

Ils causèrent encore quelque temps repassant avec attendrissement tous les souvenirs charmants de leurs amours ; les craintes qu'ils avaient éprouvées, l'espoir qui emplissait leur cœur.

Et l'heure s'écoulait avec rapidité sans qu'ils s'en aperçussent.

Ce fut Gilberte, qui, la première, revint à la réalité.

Onze heures venaient de sonner.

—Onze heures ! dit-elle, il faut nous séparer.

—Déjà, fit René.

—Ne soyons pas imprudents, n'abusons pas de la bonté du colonel Robert ; et puis, vous savez, c'est plus fort que moi, maintenant j'ai peur.

—De quoi ?

—De tout ! la nuit, dans ces quartiers déserts.

— Ah ! bientôt nous ne nous quitterons plus.

— C'est cela, et puis nous nous verrons demain. Je vous ai écrit... vous avez reçu ma lettre, je vous attendrai à neuf heures.

— A neuf heures, oui.

— A demain, donc.

— A demain ! à demain.

Gilberte accompagna René jusque sur le palier, puis elle l'entendit descendre l'escalier, et quand il se fut éloigné et que le bruit de ses pas se fut perdu dans la rue, elle rentra chez elle, rassurée et heureuse.

Cependant, un fait singulier s'était passé qui, si elle l'eût connu alors, lui eût communiqué de mortelles inquiétudes.

René venait d'atteindre le rez-de-chaussée, et il s'engageait déjà dans l'allée qui conduisait à la rue, quand, tout à coup, il suspendit sa marche.

En passant le long des murs, il avait cru percevoir quelques mots murmurés à voix haletante et basse.

— C'est lui ! avait dit la voix.

Et il s'était retourné.

L'allée était plongée dans la plus profonde obscurité, mais les ais mal jointes d'une porte entrebaillée laissaient filtrer un rayon de lumière.

Il regarda et vit deux yeux briller dans l'ombre.

René ne manquait pas de courage, et pourtant il ne put se défendre d'un sentiment instinctif de terreur.

Il revint sur ses pas, mais à ce moment la porte se ferma brusquement et l'ombre se fit complète.

Il eut une seconde d'hésitation.

Après tout que lui importait ce qui se passait là !

C'était peut-être madame Brochon, avec quelques commères curieuses du quartier : cela ne valait guère la peine de s'y arrêter. Il continua donc son chemin et disparut.

Or, il y avait bien là madame Brochon, ainsi qu'il l'avait pensé... mais elle n'y était pas seule... et celle qui avait parlé à voix ardente et basse... c'était Oliva !

Nous allons dire ce qui l'amena à cette heure chez la marchande à la toilette.

IX

CE QU'OLIVA ALLAIT FAIRE A ST-MANDÉ

Pour bien expliquer le sentiment qui avait possédé Oliva à Belleville, il n'est pas inutile de rappeler un incident qui avait exercé une grande influence sur l'esprit de la jeune femme.

On se rappelle la conversation qu'elle avait eue sous le masque, avec René, dans les jardins de l'hôtel du colonel.

C'était à la fête du colonel.

Mais il avait ce soir-là tant d'intérêts en jeu, son sort était si étroitement engagé dans la catastrophe qui atteignait le vicomte d'Esclars, qu'elle perdit le bénéfice de son entretien avec René.

D'ailleurs, elle allait elle-même être menacée dans sa vie même.

A peine rentrée à son hôtel, elle s'était trouvée fort mal, et le médecin, appelée en toute hâte, avait déclaré que ses jours étaient en danger.

Elle se rappela alors la bague qui lui avait été remise par le colonel, et elle ne douta pas qu'elle ne fût perdue.

Elle ne pensa pas à autre chose.

Il était évident que le colonel avait voulu l'empoisonner, parce qu'il avait découvert qu'elle appartenait à la famille des Bonnet !

Le colonel était donc l'assassin qui avait accompli les crimes mystérieux dont l'auteur était resté inconnu !...

Cette pensée lui communiqua une fièvre ardente toute la nuit, elle eut le délire et perdit la notion précise de ce qui se passait autour d'elle.

Vaguement, elle sentit qu'on la transportait dans une autre demeure, mais elle n'avait qu'une perception incomplète des choses.

Quand elle revint à elle et reprit possession de ses sens, elle n'eût pu dire combien de temps s'était écoulé depuis qu'elle avait quitté l'hôtel des Champs-Élysées.

Où était-elle ? qui l'avait éveillée, qu'allait-on faire d'elle.

Elle ne reconnut pas la chambre dans laquelle elle se trouvait, et son regard encore troublé ne rencontra à son chevet qu'un homme dont confusément elle crut se rappeler les traits.

Que voulait cet homme et pourquoi était-il là ?

Son regard interrogeait... l'homme mit un doigt sur ses lèvres.

Elle trouva la force de parler.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en cherchant à se soulever.

— Un ami... lui répondit-on.

— Votre nom ?

— On m'appelle Buvard.

— Enfin, que voulez-vous ?

— Ce que je veux est bien simple, répondit-il en souriant, je veux vous sauver.

— Je suis donc en danger ?

— Vous avez été à deux pas de la tombe.

— Et qui m'a rendu la vie ?

— Moi !

— Quel intérêt...

— Le vôtre, d'abord... celui de la justice ensuite.

— Je ne me suis donc pas trompée... j'ai été victime...

— D'une tentative d'empoisonnement, vous y êtes... la mémoire vous revient. C'est bon signe.

— Mais... qui donc ?

— Toute chose viendra en son temps... Vous voilà mieux, c'est l'essentiel... pour le reste, il ne faut plus qu'une extrême prudence.

— Où suis-je ici ?

— A Saint-Mandé, dans une maison où nul ne viendra vous chercher, et que vous ne quitterez que lorsque vous serez tout à fait rétablie.

— Ce sera bientôt ?

— Ce sera dans quelques jours.

La jeune femme respira... et réfléchit, puis elle reprit :

— Un mot encore, fit-elle.

— Dites...

— Je vais rester seule ici, et, puisque tout le monde ignore que j'y suis, nul ne viendra m'y visiter.

— Désirez-vous voir quelqu'un ?

— Mon mari.

— C'est impossible. Le vicomte a eu une affaire avec le colonel et il n'est pas près d'être remis.

— Blessé !

— Oui... blessé ! et c'est une bénédiction qu'il ne soit pas mort.

— Alors, à défaut du vicomte, je vous serais obligée de m'amener...

— Qui cela ?

— Une femme que je voyais quelquefois... qui est discrète, je crois et qui pourrait me donner des nouvelles de certaines personnes auxquelles je m'intéresse.

— Et vous appelez cette femme ?

— Madame Brochon.

— Hum !

Buvard fit la grimace.

— Discrète, c'est possible, répondit-il, mais intéressée, ce qui est dangereux. Cependant, on pourra voir.

— Je vais tant m'ennuyer ici, maintenant que me voici bien portante.

— C'est vrai.

— Vous consentez ?

— Demain, je vous enverrai maman Brochon...

Oliva avait donc revu la marchande à la toilette et après avoir recueilli tous les bruits qui circulaient de tous côtés à l'occasion de sa disparition, elle avait abordé le seul sujet qui l'intéressait réellement, René.

Nous avons déjà dit que ce jeune homme avait fait sur elle une impression profonde, de la nature de laquelle elle ne se rendait pas compte elle-même.

Et la mère Brochon l'avait fort étonnée en lui racontant qu'il était devenu riche tout d'un coup, qu'il avait chevaux et voitures, et qu'on le voyait fréquemment autour du Lac.

Oliva n'en revenait pas !

— Oh ! comme je voudrais le voir ! dit-elle.

— Ça, reparti la marchande à la toilette, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que je crois bien qu'il est gardé à vue.

— Tu lui parleras ?

— Je vous le promets.

— Et tu me l'amèneras ?

La vieille eut un clignement d'yeux.

— Bon ! bon ! dit-elle, je vois que ça vous tient au cœur, et nous ferons le possible pour vous contenter... Êtes-vous satisfaite ?

À la suite de cette conversation, la marchande à la toilette revint plus d'une fois revoir la jeune femme ; mais jusqu'alors elle n'avait pas réussi. Oliva était à bout de patience ; elle avait toutes les peines du monde à se contenir et à résister à l'ardent désir qu'elle éprouvait d'aller elle-même chercher cette satisfaction qu'on lui refusait.

Un jour elle n'y tint plus.

Elle allait chez la marchande à la toilette.

Là elle assista, derrière une porte, à toute la conversation des deux amants.

Mille impressions diverses se succédèrent dans son âme.

Oliva n'était pas amoureuse de René. Elle s'intéressait à lui par superstition ; elle était convaincue qu'un lien mystérieux les unissait tous deux et que leurs destinées étaient appelées à se rencontrer.

Et cependant quand elle vit que René aimait et qu'il était aimé, elle en éprouva une sorte de serrement de cœur.

À ce moment un bruit de pas s'était fait entendre et Oliva s'était rapprochée de la porte qu'elle entr'ouvrit.

— Que faites-vous ? murmura maman Brochon.

— Tais-toi ! fit Oliva.

Il y eut un moment de silence.

Presque aussitôt René passa.

Quand il eut disparu, elle se laissa tomber sur une chaise et prit sa tête dans ses mains.

— Oh ! cette femme ! cette femme ! balbutia-t-elle.

Puis elle se releva comme obéissant à un sentiment nouveau plein de désordre, et bondit vers maman Brochon.

— Voyons ! voyons ! dit-elle, écoute. Réponds-moi ! Cette femme, cette jeune fille, je veux la voir !

X

OU LA POLICE SE PRÉPARE A FAIRE UN IMPAIR

Les événements allaient se succéder avec rapidité.

Dans une dernière entrevue qui avait eu lieu entre le colonel et Cyprien Leduc, les deux hommes avaient arrêté les mesures qui devaient assurer le succès de leur entreprise.

René avait été avisé ; on pouvait être certain qu'il ne manquerait pas au rendez-vous donné par Gilberte et c'est le colonel qui devait l'y recevoir.

Quant à Leduc, son rôle était depuis longtemps préparé, et il allait prendre les précautions nécessaires pour que René ne courût aucun danger.

La partie était terrible, pourtant il s'agissait de prendre le colonel en flagrant délit, dans cette maison où Leduc savait qu'il trouverait certaines preuves de ses crimes, mais il pouvait se faire aussi que quelque incident imprévu vint tout compromettre au dernier moment, c'était à cette éventualité qu'il fallait parer.

Dès le matin il fut sur pied, et neuf heures étaient à peine sonnées qu'il se dirigeait vers le palais de justice.

Il savait qu'il trouverait là Georges Berthaud, et, en effet, le jeune avocat était déjà à son bureau.

Il s'empessa de faire entrer Cyprien Leduc dès qu'il eut sa carte.

— Pardieu ! dit-il, je suis bien aise de vous voir, monsieur ; bien des événements se sont accomplis depuis que nous nous sommes rencontrés, et vous nous aviez fait concevoir certaines espérances qui ne se sont pas vérifiées...

— Il ne faut pas trop m'accuser, répondit l'archiviste : nous avons affaire à un criminel des plus habiles, vous le savez comme moi, et il fallait prendre garde de lui donner l'éveil. C'est en lui inspirant toute sécurité que nous pouvions l'amener à se trahir lui-même.

— Mais vous n'y êtes pas parvenu encore ?

— Non, monsieur.

— Enfin, espérez-vous être plus heureux ?

— J'en suis sûr.

— Ce sera bientôt ?

— Ce sera aujourd'hui.

Georges Berthaud se redressa vivement.

— Aujourd'hui ! répéta-t-il, est-ce possible ! Comment vous y prendrez-vous ?

— J'ai un très grand intérêt à dissimuler jusqu'à ce soir. Ce n'est pas là se montrer bien exigeant...

— Et pourquoi êtes-vous venu me trouver ce matin ?

— Parce que j'ai besoin de vous !

— A la bonne heure ! fit le jeune avocat, et j'aime cette franchise ; mais que puis-je faire dans la circonstance ?

— Une chose bien simple, il faut que vous obteniez de M. le procureur de la République qu'il veuille bien se rendre ce soir avec quelques agents résolus et sûrs, à l'adresse que je vous laisserai tout à l'heure.

— Et que ferons-nous, une fois rendus à l'adresse indiquée ?

— Rien ou presque rien : vous serez placés de manière à pouvoir entendre et voir, sans être vus vous-mêmes, et ce que vous entendrez vous édifiera surabondamment sur l'affaire qui nous occupe.

— L'assassin sera donc là ?

— Il y sera.

— Alors, vous le connaissez ?

— Parfaitement.

— Et vous avez tardé jusqu'à présent à nous le signaler ?

— Si j'avais agi autrement, je ne serais probablement plus de ce monde, et le criminel resterait impuni.

— Tout cela est bizarre.

— Voudrez-vous bien décider M. le procureur de la République à faire ce que je demande ?

— Je l'essayerai du moins.

— Et si vous réussissez, je vous assure, moi, que ce soir le criminel sera entre les mains de la justice.

Le jeune avocat fit un geste d'approbation, puis, après avoir convenu des dispositions à prendre et arrêté les dernières mesures qui paraissaient les plus propres à assurer le succès de l'entreprise, il congédia Leduc qui s'éloigna aussitôt du palais de justice.

Il y avait là tout un vaste champ de réflexions, et, après le départ de Leduc, Georges Berthaud resta quelques minutes sous l'influence d'impressions troublées.

Il en était là, quand l'huissier vint lui dire que Buvard, l'agent de police, demandait à lui parler.

— Faites entrer ! dit Georges Berthaud.

Et l'agent fut introduit aussitôt.

— Je vous demande pardon de venir vous déranger sans avoir été appelé, dit Buvard, dès qu'il se vit seul avec l'avocat, mais j'ai à vous communiquer certaines choses importantes qui ne souffrent pas de retard.

— Qu'est-ce donc ? fit Georges Berthaud.

— C'est bien M. Leduc, l'archiviste, que je viens de voir sortir ?

— En effet ?

— Eh bien, je venais précisément vous parler de cet homme.

— Vraiment... Qu'avez-vous à me dire de lui ?

— C'est grave. Il y a longtemps que je l'observe, quo je l'épie, et je ne vous cacherai pas que sa conduite me donne fort à réfléchir.

—Comment cela ?

—Si je ne me trompe et si cela est, je vous serai obligé de me le dire franchement. M. Leduc venait vous entretenir de l'assassin de l'Argonne et de Saint-Nicolas ?

—C'est vrai.

—Il y a longtemps déjà qu'il avait promis de le signaler, et jusqu'à présent...

—Il paraît qu'il le connaît.

—Il le prétend.

—Il assure même que ce soir il le remettra entre mes mains. Buvard remua la tête en signe d'incrédulité.

—Pourquoi donc ?

—J'ai mes idées, moi aussi : et une certaine pratique des choses de police. Eh bien, je crains que cet homme ne se moque de nous.

—Qui vous le fait supposer ?

—Le jeu qu'il joue, l'attitude qu'il prend, la persistance qu'il a mise à éviter l'ingérence de nos agents dans ses affaires.

—Enfin, quelle est votre pensée ?

—Ma pensée est complexe, et, sans entrer dans les déductions par lesquels je suis arrivé à me faire une conviction, je vous avouerai que, depuis quelque temps, je suis possédé de l'idée de cet homme nous amuse, qu'il veut nous tromper et qu'il agit pour le compte de l'assassin même.

—Ce serait effrayant...

—Aussi... n'en suis-je encore qu'au soupçon. D'ailleurs, quel intérêt poursuit cet homme, si ce n'est un intérêt personnel ? Pour que la succession Bonnet soit bien et dûment constatée : qui nous assure que l'archiviste ne s'est pas fait complice de l'assassin et n'a pas agi dans le but de retarder la constatation de cette mort ?... Rappelez-vous, monsieur, que Leduc se trouvait dans le train de Marseille au moment de la spoliation du sac contenant les dépêches de l'Inde. N'oubliez pas que, le jour de la disparition de la sacoche de Brochon, il passait la nuit chez le colonel Robert ! Enfin, apprenez que vingt fois je l'ai surpris sortant de l'hôtel des Champs-Élysées ou se rendant dans une maison de Belleville où le colonel cache une jeune personne, qui n'est ni sa fille, ni sa femme. Il y a là de sérieux motifs de suspicion, et vous reconnaîtrez sans peine que j'ai bien des raisons pour ne pas croire à l'entière innocence de l'archiviste.

—Tout ce que vous dites est en effet fort grave et me rend fort perplexe ; cependant, j'avoue que j'ai peine à croire...

—Leduc vous a-t-il apporté tout à l'heure quelque fait nouveau ?

—Un fait des plus importants ; il m'a annoncé que ce soir si M. le procureur de la République voulait bien se rendre à Belleville, il lui livrerait le criminel que nous cherchons.

—Comment s'y prendra-t-il ?

—Il ne l'a pas dit.

—Et pensez-vous que l'on accepte sa proposition ?

—J'en parlerai à mon chef. Mais, depuis que je vous ai vu, je ne dissimule pas que je suis fort hésitant.

Buvard se prit à sourire.

—Eh bien ! dit-il, si vous voulez me croire, monsieur, vous ferez au contraire, ou vous aurez l'air de faire ce que propose l'archiviste. Vous vous rendrez à Belleville avec quelques hommes déterminés et qui ont l'habitude de ces sortes d'affaires, et vous laisserez croire à Leduc que nous sommes sa dupe.

—Mais je ne voudrais pas exposer les jours de M. le procureur de la République.

—Ils ne courront aucun danger... C'est moi, Buvard, qui vous le jure ! Seulement, il faut que, de son côté, Leduc ne se doute de rien et qu'il n'ait aucun soupçon de la contre-partie que nous préparons à son projet. Si nous agissons de concert qui sait ? peut-être dans quelques heures en aurons-nous fini avec une affaire qui ne m'a déjà coûté que trop d'insomnies.

—Soit ! fit le jeune stagiaire, soit ! Je ne demande pas mieux. M. le procureur de la République ne peut tarder d'arriver ; je lui parlerai de toutes ces choses et, vers midi, je pourrai vous dire ce qui aura été décidé.

—Alors, à midi, monsieur.

—C'est cela ! à midi, revenez !

Le reste de la journée se passa sans autre incident digne d'être raconté, et chacun des acteurs du drame qui allait se passer dans la soirée s'occupait activement des moindres détails de son rôle.

René et Gilberte n'étaient pas, de leur côté, moins agités, ni moins impatients. Ils savaient qu'il devaient se revoir, le soir, à neuf heures, et l'attente leur fit trouver la journée interminable. Pour René surtout, c'étaient une vie nouvelle, qui allait commencer. Jusqu'alors, depuis quelque temps, il avait vécu isolé et triste, presque désespéré pour mieux dire, n'attendant plus rien de la vie, songeant à s'expatrier, à mourir puisqu'il lui fallait renoncer au bonheur que l'amour de Gilberte promettait à son avenir.

Mais voilà que tout à coup l'enfant lui était rendue, voilà qu'on l'autorisait à la voir, à l'aimer, et qu'on lui parlait d'union prochaine.

Vers midi, il vit venir Cyprien Leduc.

Il le trouva soucieux, fiévreux, l'œil troublé. Il l'interrogea.

—Ce n'est rien, répondit Leduc d'un ton évasif, je voulais te parler et je suis venu, car j'ai beaucoup à faire aujourd'hui et peut-être ne pourrais-je te revoir. Voyons, rien de nouveau ne s'est passé depuis hier ?

—Rien, répondit René.

—Tu as vu Gilberte ?

—Oui.

—Et tu dois retourner ce soir à Belleville ?

—Ce soir, à neuf heures.

Une ombre passa sur le front de l'archiviste.

—Neuf heures ! c'est cela, dit-il, c'est un peu tard, mais enfin, c'est l'heure convenue, et il n'y faut rien changer ; seulement, ces quartiers-là sont si déserts ! La nuit, dans ce passage, ou aux alentours, il n'y a que de rares passants ; si l'on était attaqué, on aurait le temps d'être assassiné sans que l'on vint à votre secours.

—Eh ! que voulez-vous qui m'arrive ?... Le quartier est habité par d'honnêtes gens.

—Pardieu ! je le sais bien, et ce ne sont pas eux qui seront jamais à redouter ; mais il y a des vagabonds, des voleurs, que sais-je ! il vaut toujours mieux prendre ses précautions.

—Ah ça ! je vous croyais brave, fit René sur un ton enjoué.

—Je le suis aussi, —répliqua l'archiviste ; mais la bravoure n'exclut pas la prudence, et j'entends que tu n'aïles pas étourdiment te jeter dans quelque guet-apens possible.

—Que voulez-vous donc que je fasse ?

Leduc tira un revolver de sa poche.

—Tu prendras ceci, lui dit-il en examinant avec soin si l'arme était chargée, tu le placeras dans la poche de ton pardessus et, de cette façon, je serai tranquille : tu auras au moins de quoi te défendre.

—Vous le voulez ?

—Je l'exige.

—Soit, j'irai armé. Etes-vous satisfait ?

Leduc ne répondit pas.

—Un mot encore, ajouta-t-il ; il est possible, ce soir, que le colonel soit passage de la Duée.

—Ma foi, je ne serais pas fâché de le rencontrer. Sa conduite à mon égard a changé mes dispositions, et je serais fort aise de le remercier.

—Eh bien ! c'est cela. Tu le remercieras. Mais tu lui diras en même temps que j'irai moi-même le retrouver à Belleville et que, quoi qu'il arrive, je désire qu'il attende mon arrivée pour conclure notre affaire.

—Quelle affaire ?

—Je t'expliquerai cela ; en ce moment, ce serait oisieux et nous entraînerait trop loin. Tu comprends bien ce que je viens de te dire ?

—Parfaitement.

—Attendre mon arrivée !

—Pour conclure l'affaire.

—C'est à merveille ; et maintenant à bientôt. Et, surtout, n'oublie pas que tu porteras une arme redoutable dans la poche de ton pardessus.

René serra la main de son patron et, comme il s'en allait, il le reconduisit jusqu'à la porte.

Cet incident était insignifiant, mais, tout de même il occupa René.

Pourquoi la présence du colonel, celle de Leduc !

Bah ! il ne voulut pas s'y arrêter davantage, ou plutôt il se persuada finalement qu'il allait être question de son mariage avec Gilberte et tout son cœur se fonda à cette pensée.

Or, pendant que René s'abandonnait à l'espoir de revoir, sous quelques heures, la charmante enfant, à laquelle sa vie même ne était désormais suspendu, Gilberte n'était ni moins émue, ni moins troublée.

Elle attendait, et l'heure s'écoulait bien lentement à son gré.

A un moment pourtant, elle releva la tête.

On venait de frapper à sa porte.

Elle tressaillit.

Si c'était René !

C'était impossible, et pourtant, elle le crut.

Elle alla ouvrir, et aperçut maman Brochon.

XI

DEUX SŒURS

—Vous c'est vous ! madame, dit-elle...entrez, entrez !

—Je ne vous dérange pas ? fit la marchande à la toilette.

—Ne le croyez pas, je suis toujours heureuse de vous voir.

—C'est que j'ai à vous parler.

—A moi !...de René, sans doute !

—Non, d'une autre personne.

—Du colonel.

—Non plus.

—De qui donc alors ?

Madame Brochon avait des allures mystérieuses qui frappèrent Gilberte ; elle la regarda avec plus d'attention et lui trouva un air singulier.

Maman Brochon mit un doigt sur ses lèvres et attira l'enfant près de la fenêtre.

Je crois, dit-elle, que René court un danger très grave.

Gilberte fit un geste d'effroi.

—Oui, reprit la marchande à la toilette et je connais une jeune femme qui seule peut vous indiquer le moyen de la sauver.

—Quoi ! quoi ! achevez.

Maman Brochon s'était tournée vers la pendule qui marquait six heures.

—Eh bien, il faudrait vous rendre à l'instant même auprès d'elle.

—Vous m'accompagnerez ?

—Je ferai ce que vous voudrez.

—Eh bien ! venez, venez, ne perdons pas de temps.

Madame Brochon envoya aussitôt chercher une voiture et les deux femmes partirent pour Saint Mandé.

Oliva allait donc, selon son ardent désir, faire la connaissance de celle qui tenait de si près au cœur de René.

Gilberte pénétra bientôt dans le salon.

Il y avait là autour d'elle un fouillis adorable de bibelots luxueux, une profusion prodigieuse de tout ce que la fantaisie pouvait inventer, un désordre charmant d'où se dégageait une sorte d'excitation des sens qu'elle ne comprenait pas et qui, à son insu, exerçait sur son esprit une fascination étrange.

Jamais elle n'avait rien vu de pareil.

Et quand son regard, après avoir fait le tour de la chambre, se reportait sur la jeune femme assise près d'elle, son étonnement augmentait encore, mêlé cette fois à une vague et instinctive défiance.

La jeune femme était charmante. Elle était mise avec un

goût exquis ; la robe de cachemire qu'elle portait faisait admirable ressortir toutes les grâces adorables de ses formes ; et quoiqu'elle ne vît pas bien son visage, ce qu'elle en apercevait à travers les pâles ombres qui l'enveloppaient suffisait pour la convaincre qu'elle était jeune et belle.

Il y eut un silence de quelques minutes durant lequel les deux femmes purent s'observer à leur aise. Pendant que Gilberte s'abandonnait à ses réflexions, Oliva, de son côté, poursuivait son examen.

Mais le cours de ses pensées fut tout à coup détourné par un incident inattendu.

En répondant à quelques questions banales, Gilberte venait de dire qu'elle avait une sœur plus âgée qu'elle, qui l'aimait comme un enfant et qui avait disparu...

A ces mots Oliva avait subitement tressailli.

—Quel âge aviez-vous quand vous l'avez perdue ? demanda-t-elle.

—Deux ans, je crois ; je ne sais plus. A cet âge, les souvenirs ne durent pas beaucoup ; ce que je me rappelle seulement c'est que j'ai bien pleuré quand elle nous a quittés ! Où est-elle ? Qu'est-elle devenue ? C'est bien triste de ne rien savoir, n'est-ce pas... mais vous le savez, vous, madame, et vous me le direz ?

Il y eut encore un silence.

Gilberte avait pris sa tête dans ses deux mains, et, muette et grave, elle cherchait à se rappeler.

—Tenez ! reprit-elle peu après, il y a une chose que je veux vous dire. Quand je suis devenue grande et forte, car on grandit tout de même, malgré les mauvais traitements et les privations, — quand donc, j'eus atteint l'âge de douze ou treize ans comme je pensais toujours à ma pauvre sœur disparue, j'ai voulu revoir le petit appartement que nous habitons lorsqu'elle était encore avec nous ; et, un matin, je suis partie toute seule de notre logement et me suis enfoncée dans Belleville.

—C'est donc à Belleville que vous demeuriez dès cette époque ? demanda Oliva en dressant la tête à son tour.

—Sans doute ! répondit Gilberte, ne vous l'avais-je pas dit ?

—Non, continuez.

—Donc, un matin, je m'aventurai toute seule, demandant mon chemin à chaque coin de rue, aux sergents de ville que je rencontrais, et après une bonne heure de promenade, j'arrivai enfin devant la maison que je reconnus tout de suite.

—Quelle rue ? interrogea encore Oliva.

—Ça, par exemple, je ne sais plus...un nom singulier que je n'ai pas retenu...mais la maison, quoique je n'y sois pas retournée depuis, je la vois toujours.

—Elle avait quelque chose de particulier ?

—Non, une maison banale, au contraire. Mais c'est le petit appartement du rez-de-chaussée qui me frappa, parce que c'était là que nous avions habité. Précieuse habitation, il y avait bien huit ou dix années que je ne l'avais vue ! Mais avec quel attendrissement je me rappelais les belles soirées que j'y avais passées ! Il y avait entre le mur de la rue et la maison, un petit jardinet avec des fleurs vulgaires mais odorantes, une belle vigne qui grimpa le long de la fenêtre, et surtout une tonnelle entourée de vigne vierge et de fleurs de la passion à l'ombre desquelles j'ai bien souvent dormi, bercée entre les genoux de ma sœur. Voyez-vous, ça, on vivrait cent ans, qu'on ne l'oublierait pas ; n'est-ce pas madame ?...

Et Gilberte leva sur Oliva ses deux beaux yeux d'enfant. Mais à ce moment même la parole resta suspendue à ses lèvres, et elle joignit les mains par un geste effaré et suppliant.

—Mon Dieu ! que se passe-t-il ? balbutia-t-elle en se rapprochant vivement de la jeune femme.

Il venait, en effet, de s'opérer chez Oliva une transformation si subite et si inattendue, que sa stupéfaction s'expliquait surabondamment.

Oliva était tout d'un coup devenue pâle, d'une pâleur de morte : elle avait porté ses deux mains à ses lèvres, comme pour étouffer un cri près de lui échapper, et ses yeux pleins

d'effacement s'ouvraient tout grands, avec une fixité où passaient des lueurs de folle.

Alors, brusquement, elle secoua le front à la manière des fauves, pressa ses tempes avec violence et se souleva à demi.

—Non ! non ! dit-elle, j'ai un voile devant les yeux... c'est impossible.

Puis, courant au cordon de sonnette qui pendait le long de la cheminée, elle l'agita avec une sorte de fureur.

La femme de chambre accourut.

—Claire ! dit Oliva d'un ton plein de désordre, à quoi songez-vous donc de nous laisser ainsi dans l'obscurité... Allumez ces bougies... à l'instant... Hâtez-vous... je veux voir... il faut que je voie !

Pendant que la femme de chambre obéissait, Oliva se mit à parcourir la chambre à pas heurtés, n'osant s'arrêter, prononçant des mots sans suite, attendant que la lumière se fit.

Ce ne fut pas long.

Dès que les bougies eurent été allumées, répandant une clarté prodigieuse dans la pièce, elle renvoya Claire et marcha vers Gilberte qui ne comprenait rien et commençait à avoir peur.

Oliva lui prit les mains et l'attira en pleine lumière.

—Voyons ! voyons ! dit-elle, que je vous regarde bien, et regardez-moi, vous aussi. Ne disiez-vous pas tout à l'heure, que vous aviez une sœur, qui vous avait quittée, et que vous habitiez naguère avec elle chez un ouvrier...

—C'est cela ! oui.

—Et cet ouvrier... s'appelait ?

—Simon !

—Vous en êtes sûre ?

—Oh ! madame...

—Je ne doute pas, j'interroge. Mon Dieu ! vous étiez si jeune, une enfant, comme vous disiez tout à l'heure ! Votre sœur vous verrait aujourd'hui qu'elle ne vous reconnaîtrait pas.

—C'est vrai.

—Et puis, vous ne vous appelez pas Gilberte ?

—En effet.

—Vous portiez un autre nom ?

—Le colonel me l'a fait quitter, pour éviter que Simon ne me retrouvât.

Oliva prit le front de l'enfant et l'attira sous ses lèvres.

Gilberte la regarda, étonnée.

—Que faites-vous ? interrogea-t-elle.

—Rien !... ne parlez pas... venez ! fit Oliva en s'asseyant et la prenant sur ses genoux, n'est-ce pas ainsi que votre sœur en agissait avec vous, quand vous étiez toute petite. Cher trésor, comme nous sommes loin de la petite Lucienne d'autrefois.

—Lucienne ! répéta Gilberte avec un frisson. Mais c'est mon nom ! D'où le savez-vous ?

—On me l'a dit.

—Qui cela ?

—Quelqu'un que je ne puis nommer.

Gilberte joignit les mains.

—Oh ! ne me trompez pas, dit-elle d'une voix tremblante... si c'était possible !

—Quoi ?

—Ce serait trop de bonheur !

—Pauvre enfant !

—Laissez-moi vous regarder... Mon Dieu je n'y songeais pas tout à l'heure ; et maintenant !... Voilà que vous pleurez ! vous !... Vous ! Ah ! c'est toi, n'est-ce pas ?

Oliva n'y tint plus devant cette voix suppliante et douce qui lui parlait ; elle prit la jolie enfant dans ses bras et la serra avec effusion contre sa poitrine.

Ce fut alors un murmure de baisers donnés et rendus, un bruit caressant et doux de paroles attendries prononcées à voix basse au milieu des sanglots.

XI

PRIS EN FLAGRANT DÉLIT

—Ah ! dit Oliva quand elle se fut dégagée de cette douce étreinte, mes pressentiments ne m'avaient pas trompée. Je comprends maintenant quel instinct me poussait vers ce jeune homme qui devait te ramener à moi. Je comprends quel ardent désir j'ai ressenti de te connaître, lorsque je t'ai entendu pour la première fois lui parler. Pauvre sœur, quand je pense que j'ai failli être jalouse de toi !

Lucienne lui répondit par un baiser.

Alors Oliva raconta à sa sœur le court récit des aventures qui l'avaient séparée d'elle. Elle avait été enlevée par un jeune homme, le vicomte d'Esclars. Fort heureusement c'était un honnête homme et il l'avait épousée. Ils étaient partis ensemble pour l'étranger. Au retour, Oliva avait cherché son père et sa sœur, mais ils avaient disparu de leur demeure et personne n'avait pu lui donner leur adresse.

—Et quand je pense, disait-elle, que nous aurions pu ne jamais nous retrouver !

Lucienne de son côté se mit à parler de son amour pour René. C'était un charmant babillage qui eut pu durer toute la nuit lorsque soudain une voiture s'arrêta brusquement sous la fenêtre et aussitôt un grand bruit retentit dans la maison.

Claire et madame Brochon accoururent effarées.

—Qu'y a-t-il ? demanda Oliva avec inquiétude.

—Brochon est là qui demande à vous parler, répondit la marchande à la toilette.

—Ton mari !

—Oui.

—Que veut-il ?

—Il apporte un billet qu'il ne veut remettre qu'à vous.

—Eh bien... qu'il vienne... à l'instant, allez !

Quelques secondes plus tard, Oliva ouvrait le billet qu'on venait de lui remettre et lisait les quelques lignes suivantes :

“ René est en danger de mort !... Moi, je ne puis plus rien pour le sauver... Je n'ai plus d'espoir qu'en Gilberte et en vous !... Ne perdez pas un instant... Rendez-vous tout de suite à Belleville, à l'habitation du colonel ! Le moindre retard serait fatal... Dieu veuille sur lui !

“ CYPRIEN LEDUC.”

Pendant qu'Oliva lisait, Gilberte s'était dressée, immobile et droite comme un spectre.

—René ! dit-elle, lui ! est-ce possible ? Ah ! partons, de grâce, partons ?

—Tu as raison, dit Oliva ; il y a une voiture à la porte. Je ne te quitte plus ; partons ! partons !

Et les deux femmes se précipitèrent dans l'escalier et montèrent lestement dans la voiture qui les attendait.

Un instant après, elles partaient pour Belleville.

Voici ce qui était arrivé :

Leduc avait cependant bien pris toutes ses mesures, et il pouvait espérer que rien ne viendrait déjouer son plan.

Quand, vers neuf heures, il atteignit le passage de la Duée, le colonel ne s'y trouvait pas encore, et il ne vit que la silhouette de René qui se dirigeait vers la maison où il comptait trouver Gilberte.

Tout allait bien.

Les hommes de police qu'il avait convoqués ne pouvaient tarder à venir, et il s'achemina vers la porte qui donne dans le passage.

Elle était fermée, mais il en avait une clef, et l'ouvrit.

Puis, après l'avoir poussé derrière lui, il marcha dans la direction de la maison.

Il n'alla pas loin.

Il avait à peine fait vingt pas, qu'il vit une ombre venir à lui.

Il la reconnut tout de suite.

C'était Buvard !

La rencontre le contraria bien un peu, mais après tout, l'affaire était trop avancée, il n'y avait plus à reculer.

— Ah ! ah ! c'est vous ! dit-il avec une pointe d'enjouement, je ne m'attendais pas à vous trouver ici, ce soir. Qui donc vous a appris...

— M. Berthaud.

— Est-il arrivé ?

— Pas encore.

— Enfin, soit. Il ne me déplaît pas de vous avoir pour compagnon, et, si vous le voulez bien, je vais vous expliquer...

— C'est inutile...

— Cependant...

— Je connais l'affaire !... Le colonel va venir ; il s'agit de le pincer ; mais il importe de ne donner l'éveil à personne, et comme vos agissements nous ont paru suspects, nous avons résolu...

— Quoi donc ?

— De vous mettre dans l'impossibilité de nuire ; en d'autres termes, de manger le morceau avec le colonel.

— Vous ferez cela ?

— Pardieu ! ah ! ah ! cela vous défrise... Je m'en doutais !... mais rassurez-vous ; nous aurons pour vous tous les égards qui vous sont dus. Vous irez simplement passer la nuit à la Préfecture, et demain, si vous vous justifiez, vous pourrez aller reprendre vos petites occupations rue de l'Abbaye.

Leduc resta atterré.

S'il s'éloignait, René, livré au colonel, était infailliblement perdu, et, à cette heure, que lui importait qu'on s'emparât ou non du colonel, pourvu que René fût sauvé.

Il tenta de faire revenir Buvard sur sa résolution, il le pria de le laisser au moins prendre part à l'expédition qu'on préparait, lui dit qu'il y allait de la vie d'un jeune homme ignorant les dangers qu'il courait.

Tout fut inutile.

Buvard donna un signal ; ses hommes s'emparèrent de l'archiviste, et puis, comme il le dit lui-même, emballé pour la préfecture.

Seulement au moment de partir Leduc obtint d'écrire et de faire porter par Brochon, qui se trouvait là, le billet qu'il adressait à Gilberte.

Brochon, prévenu par sa femme, savait où rencontrer la jeune fille, et Leduc n'avait plus que ce dernier espoir.

Il partit, le cœur ulcéré, l'esprit plein d'épouvante, ne comptant plus que sur l'intervention du hasard pour sauver René, que, dès ce moment, il considérait comme voué à une mort certaine.

Cependant René s'était rendu à l'habitation du colonel.

Dans la disposition d'esprit où il se trouvait, il ne songeait et ne pouvait songer qu'au bonheur de revoir Gilberte qui l'attendait.

Il n'avait aucune appréhension.

Depuis qu'on lui avait dit que l'Indien consentait à son mariage et autorisait ses visites, rien ne pouvait plus inquiéter son bonheur.

Quand on lui dit, rue Fixérécourt, que Gilberte était absente, mais qu'elle allait revenir ; quand, de plus, on ajouta qu'elle lui recommandait de se rendre à la maison du passage de la Duée, il ne vit dans ce changement rien d'extraordinaire et se dirigea vers le passage sans hésitation.

Pourquoi aurait-il hésité ?

Il connaissait la maison qui lui était indiquée, et y avait déjà vu Gilberte.

C'était, il est vrai, dans des circonstances particulièrement dramatiques, dont le souvenir pesait encore parfois sur son esprit.

Mais tout était bien changé depuis, et cette fois, ce fut d'un pas assuré qu'il s'engagea dans la voie étroite et sombre, et poussa la porte qu'il avait ouverte, à l'aide d'une clef que lui avait remise la bonne de madame Brochon.

Un silence profond régnait dans le jardin, l'ombre en avait

envahi toutes les parties. Mais les sentiers se distinguaient facilement dans la nuit, il gagna sans encombre le vestibule de l'habitation.

Personne n'était là pour le recevoir, — il entra.

Gilberte était absente ; elle ne pouvait tarder à revenir ; il pénétra dans la première pièce du rez-de-chaussée et attendit.

Neuf heures avaient sonné depuis quelque temps... Il ouvrit la fenêtre et tout en attendant, il plongea son regard dans le jardin.

Il faisait fort sombre... mais il s'habitua peu à peu à l'obscurité et au silence.

Quelques minutes s'écoulèrent de la sorte, sans incident, mais, au bout d'un moment, il se prit à tressaillir.

La nuit est pleine de tressaillements indéfinissables. A certaines heures, on croit percevoir des bruits étranges, pour ainsi dire surnaturels, quelque chose comme les chuchotements de la nature à la créature humaine.

Il écouta.

Et alors, soit illusion, soit réalité, il s'imagina que l'on marchait dans le jardin.

C'était imperceptible... presque insaisissable.

Le bruissement d'une branche doucement agitée, le frôlement d'un pied furtif sur le sable.

Instinctivement, le jeune homme se rappela la recommandation de Leduc et sa main alla se crispier sur la poignée de son revolver.

Que voulait dire cela ?

C'était inattendu, — et par conséquent effrayant.

Il se pencha pour mieux voir ou pour mieux entendre.

Mais, à ce moment même, un autre bruit venait de frapper son oreille, et il s'était relevé, effaré et attentif.

On avait marché à l'étage supérieur.

Qui cela pouvait-il être. Il ne comprenait pas.

Il n'avait vu entrer personne. Celui qui marchait au-dessus de sa tête se trouvait donc là avant son arrivée.

Dans quel but ?

Un instant il pensa que c'était Gilberte, mais le pas était lourd et pesant ; et puis, Gilberte l'aurait appelé ou serait venue à lui.

Il ne savait plus que penser... et comme c'était un homme résolu et brave, il ne voulut pas rester plus longtemps dans cette incertitude et monta immédiatement au premier étage.

Une fois là, il aperçut un jet de lumière qui passait au-dessous d'une porte et rayait l'ombre du palier.

Il alla à la porte et frappa.

— Entrez ! dit une voix qu'il reconnut aussitôt.

C'était celle de l'Indien.

Il entra.

L'Indien se promenait à travers la chambre, tenant entre les lèvres un cigare dont la fumée répandait un parfum pénétrant.

Il sourit en voyant entrer le jeune homme.

— Ah ! ah ! dit-il sur un ton de bonne humeur ; vous voilà, cher monsieur ; je suis ravi de vous voir, car je désirais bien vivement causer quelques instants avec vous.

Et s'apercevant que René restait indécis à sa place :

— Avancez donc, mon ami, ajouta-t-il, et asseyez-vous là, dans cette causeuse. Gilberte est absente, elle va revenir dans quelques instants et nous aurons le temps de nous bien entendre avant qu'elle arrive... Le voulez-vous ?

René s'inclina et s'assit.

Le colonel était allé prendre une boîte à cigares, dans laquelle il choisit un pur havane qu'il présenta au jeune homme.

— Vous fumez, je crois... dit-il en même temps.

— Quelquefois, répondit René.

— Eh bien, prenez ceci. J'ai à la Havane un fabricant de mes amis qui m'expédie tous les ans une provision de *regalias* exquis. Cela vient en contrebande, et je vous assure que le procureur de la République française n'en offre pas de pareils à ses amis !

René se laissa faire ; il prit le cigare qu'on lui présentait et l'alluma à la bougie placée sur la cheminée.

— Là ! fit le colonel. . . et maintenant, puisque nous avons le temps, laissez-moi vous raconter rapidement ce que j'ai à vous dire.

René s'était assis, — le colonel prit place en face de lui.

Seulement, au moment où il allait répondre, il remarqua que son interlocuteur faisait un mouvement et prêtait l'oreille. Le même bruit qui l'avait déjà frappé au rez-de-chaussée venait de se faire entendre.

Le colonel sourit.

— Ce bruit vous inquiète, dit-il en haussant les épaules ; n'y faites point attention, car je sais ce que c'est...

— Vraiment ! qu'est-ce donc ?

— Un ami.

— Qui cela ?

— M. Leduc.

— Lui, — et pourquoi ces précautions ?

— Tout cela vous sera expliqué tout à l'heure... Leduc vous est très dévoué, et il nous prépare une surprise.

— Une surprise !

— Oui, ne nous occupons pas de cela, laissons le faire, et, en attendant, fumons et causons.

L'incident n'eut pas de suite, et le colonel ne tarda pas à poursuivre.

— Vous avez dû m'en vouloir, cher monsieur René, dit-il ; vous ignoriez le but que je visais, et, dans votre amour pour Gilberte, vous ne compreniez pas la résistance que j'opposais à votre conduite. Cependant, je ne pouvais pas voir cette assiduité sans crainte, car, à l'époque dont je vous parle, moi-même j'avais formé des projets sur cette jeune fille, dont j'étais fort amoureux.

— Vous, monsieur ! s'écria René, devenu attentif.

— Oui, moi ! et qu'y a-t-il de surprenant à cela ; ce n'est pas vous que j'étonnerai, quand je dirai que je n'avais pu voir cette enfant sans l'aimer ; et puis, je veux être franc jusqu'au bout. Je connaissais la famille de Gilberte. Je savais qu'elle était parente de ce Bonnet, qui avait fait une fortune colossale dans l'Inde, et j'avais calculé que les crimes de l'Argonne et de Saint-Nicolas dont vous avez entendu parler, la rendraient quelque jour une des plus riches héritières de l'Europe.

— Vous saviez cela ?

— Ne le saviez-vous pas vous-même ?

— Ah ! je le jure.

— Cela fait honneur à votre désintéressement autant qu'à votre amour, mais moi, je suis moins jeune, plus pratique, et j'avoue humblement que cette considération avait ajouté un excitant de plus à mon amour.

— Cependant, vous y avez renoncé ?

À cette question, le colonel eut un mouvement ironique des lèvres.

— C'est selon ! dit-il sur un ton singulier.

— Que voulez-vous dire ? interrogea René, qui sentit une sueur glacée perler à son front.

Le colonel eut un geste bienveillant.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il à voix lente. Vous êtes aimé et je ne veux plus rien tenter contre votre bonheur, qui paraît devoir être aussi celui de Gilberte. Mais, ainsi que je l'ai dit à la chère enfant, si, par malheur, vous veniez à lui manquer, si Dieu voulait que quelque sinistre événement la privât de votre appui, je revendiquerais les droits que j'ai acquis à son amitié, à sa tendresse, et j'espère qu'elle se souviendrait alors qu'elle m'a promis de me confier le soin d'assurer ce bonheur que vous ne pourriez plus lui donner.

René pressa son front de ses mains.

Depuis quelques minutes, quelque chose d'anormal se passait en lui par instant ; un voile épais obscurcissait sa vue ; ses oreilles commençaient à bourdonner ; sa poitrine oppressée se soulevait avec effort...

En outre, une contraction nerveuse tordait sa lèvre, et, à deux ou trois reprises, il tenta vainement de se lever.

— Qu'avez-vous ? demanda le colonel qui suivait avec intérêt le désordre qui se manifestait dans la physionomie de son interlocuteur.

— Rien... ce n'est rien, répondit René, poursuivez... je vous écoute.

Et il aspira violemment une dernière bouffée de tabac.

C'est tout ce qu'il put faire.

Il retomba lourdement sur sa chaise, et le cigare s'échappa de sa main inerte.

Un éclair jaillit à cette vue des yeux du colonel.

— Qu'ai-je donc ? balbutia le malheureux jeune homme d'une voix presque éteinte.

L'Indien se rapprocha.

— Ce que vous avez ? répliqua-t-il d'un ton mordant. Eh bien ! puisque vous désirez le savoir, je vais vous le dire... Le cigare que vous fumiez était empoisonné, et vous êtes perdu ! Vous êtes empoisonné parce que vous êtes le fils de ce Bonnet dont je parlais tout à l'heure, et il faut que vous mourriez pour que Gilberte puisse hériter de l'immense fortune qu'il laisse après lui. Comprenez-vous, maintenant.

— Gilberte ! Gilberte ! murmura René.

— Comprenez-vous que votre mort seule peut me donner cette enfant, et les millions de Bonnet. Comprenez-vous que, vous vivant, je devais renoncer aux deux choses qui ont été le but ardent de ma vie. Ah ! vous croyez donc que j'ai assassiné les Lelorrain de l'Argonne et les Valentin de Saint-Nicolas pour vous laisser seul profiter de ces crimes, allons donc ! Cette fois, vous, mort, tout est bien fini. Gilberte m'appartient et nul ne l'arrachera de mes mains ! le dernier pas est franchi, il n'est plus d'obstacle devant moi, et désormais...

Pendant que le colonel parlait ainsi dans le silence lugubre de la nuit, René avait tenté une dernière fois de se soulever. Il avait fait un effort suprême... sa main avait fouillé en même temps sa poche avec une apreté désespérée et venait de tirer son revolver.

Mais il était à bout de forces.

Tout tournait autour de lui... la pâleur de la mort envahissait déjà ses traits, et, au moment où il allait diriger son arme vers la poitrine de l'Indien, une défaillance nouvelle s'empara de lui, et il tomba inanimé sur le parquet...

L'Indien se pencha un moment sur lui et parut satisfait de son examen.

Alors il marcha vers la porte et mit froidement la main sur la serrure.

Mais à ce moment, un tumulte s'éleva tout à coup du jardin et vint le clouer de surprise à sa place.

Un pli sinistre creusa son front ; la pâleur envahit ses joues.

Pourquoi ce tumulte, et qui pouvait le causer ?

Il courut à la fenêtre et vit deux femmes passer en courant, se dirigeant vers le pavillon.

L'une de ces deux femmes était Gilberte ; à travers l'obscurité, il ne s'était pas trompé et l'avait reconnue.

Mais l'autre ! qui était-elle ?

L'attente fut courte, car, dix secondes plus tard, Gilberte et Oliva firent irruption dans la chambre.

Il respira et alla à Gilberte, qui venait d'apercevoir René, étendu sans mouvement, et s'était agenouillée à ses côtés.

— Du secours, mon Dieu ! un médecin ! s'écria-t-elle. Par pitié... par grâce ! René, c'est moi... c'est ta Gilberte... regarde-moi... René !...

— Remettez-vous, ma chère enfant, dit doucement le colonel ; j'ai envoyé chercher un docteur du voisinage, il ne peut tarder à venir et il le sauvera.

À ces paroles, Gilberte s'était levée farouche, l'œil plein d'éclairs, les sourcils contractés.

— Ah ! taisez-vous ! taisez-vous ! interrompit-elle violemment, car c'est vous ! vous ! qui l'avez assassiné !

— Moi ?

— Ah ! laissez-moi... partez... ne restez pas une seconde de plus car vous me faites horreur !

Le colonel s'inclina.

—Soit, dit-il, je pars. Je ne veux pas vous irriter dans l'état où je vous vois, mais une fois rendue au calme, vous regretterez, j'en suis sûr, l'emportement auquel vous vous abandonnez et les paroles cruelles que vous venez de prononcer. Alors, vous rendrez justice à mon amitié, à mon amour, et je pourrai sans appréhension me représenter devant vous.

Et sur ces mots, il voulut gagner la porte.

Mais il n'alla pas loin, car, avant qu'il l'eut atteinte, il se produisit un fait singulier autant qu'inattendu.

La porte s'était ouverte d'elle-même, et le colonel put apercevoir Buvard qui se tenait immobile sur le seuil, flanqué de deux argousins.

—On ne passe pas ! dit ce dernier d'un ton impératif.

—Qu'est-ce à dire ? fit le colonel.

—C'est-à-dire que nous avons à causer un brin.

—Avec vous !

—Peuh ! il ne faut pas faire le dégoûté ! Toutefois, puisqu'il faut y mettre des formes, nous allons chercher certaine personne devant laquelle vous ne refuserez pas de vous expliquer.

Et, sans attendre de réponse, Buvard marcha vers la pièce du fond qu'il ouvrit.

Il y avait là le procureur de la République, assisté de Georges Berthaud, avec deux autres agents bien armés.

Le colonel comprit.

Le procureur de la République avait entendu la scène qu'il venait d'avoir avec René, et les aveux terribles qu'il avait faits.

Il était perdu !

Nous avons à peine besoin d'ajouter quelques lignes à ce qui précède.

A quelque temps de là, le colonel Robert comparut devant la cour d'assises, et comme, du reste, il n'essaya pas de nier ses crimes, il fut condamné à mort et subit sa peine sur la place de la Roquette.

Quant à René, il n'est pas mort !

On put à temps lui administrer l'antidote qui le rappela à la vie, et il devint quelques mois plus tard l'heureux mari de Gilberte.

Oliva, et Bonnet d'Esclars sont allés en Italie, où ils recommencent une nouvelle lune de miel.

Enfin, Cyprien Leduc continue son industrie ; il est toujours archiviste-paléographe, rue de l'Abbaye, et ceux de nos lecteurs qui éprouvaient le besoin d'un arbre généalogique peuvent s'adresser à lui en toute sécurité.

FIN

POUR PARAITRE DANS LE PROCHAIN NUMERO :

LE REVENANT

LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boite B P. 133 MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Gôlette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancredi de Rohan
- 12 Nora

- 13 Le Petit Vieux des Batignoles
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghon
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Édouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrefitte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Yégoïf
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margared
- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Camille
- 17 Le Testament du Commandeur
- 18 Une Famille Corse

- 19 La mort de Pierre Duvernay
- 20 La Folle
- 21 Le Sacrifice de Germaine
- 22 La Vengeance
- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts
- 26 Bon sang ne peut mentir
- 27 Valérie

VOLUME III

- 1 Une Évasion à la Guyane
- 2 Les Millions du Nabab
- 3 L'Arme Révélatrice
- 4 Le Comte d'Olligny
- 5 Le Parricide
- 6 Vingt ans à la Bastille
- 7 Nélida
- 8 Ginevra
- 9 Le Médecin des Folles, 1re série, L'Hôtel du Grand Cerf
- 10 2e série, Une Erreur Judiciaire
- 11 3e série, Jeanne la Folle
- 12 4e série, Paula Baltus
- 13 5e série, Le Serment de Paulâ
- 14 6e série, L'Achat de la Maison des Folles
- 15 7e série, Le Drame de l'Albatros
- 16 8e série, Le Retour de l'Assassin
- 17 9e série, La pièce à conviction
- 18 10e série, L'Empoisonneur
- 19 11e série, Les exploits de Claude Marteau
- 20 12e série, La Place Saint-Jean
- 21 La Chasse à l'Héritage
- 22 Le Bal Masqué

VENTE SANS RESERVE
AU BON MARCHÉ
MAISON ALPHONSE VALIQUETTE
1869—RUE NOTRE-DAME—1871

GRANDE VENTE SANS RESERVE à 50 pour cent de réduction sans égard au coutant. A seul fin de clairer. Une réduction générale est faite sur toutes les lignes.
La balance de nos marchandises d'été, comme suit : Seersuckers, étoffes à robes, couvre-pieds blancs et de couleur, satins, soies, ruban à ceinturon, cachemires noirs et de couleur, garnitures de fantaisie, robes d'enfants, crêtonnes, essuies-mains et serviettes, toiles et damas, etc. Gants de kid, cols, collets, poignets, chemises blanches et de couleur, corps et caleçons, bretelles et mouchoirs. La balance de notre stock de bas.
Toutes les marchandises ci-haut mentionnées seront vendues d'ici à la fin du mois d'Août, sans égard aux pertes encourues.

—) SPÉCIALITÉS (—)

Coton blanc et jaune (double largeur), indiennes, mousseline, coton barré et carreauté.
AUSSI : — Lot considérable de couvre-pieds blancs et de couleur, à être sacrifiés à 50 cents dans la piastre.
Venez tous à la grande vente du

AU BON MARCHÉ
1869—RUE NOTRE-DAME—1871
ALPHONSE VALIQUETTE, PROPRIETAIRE

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par MM. J. LESSARD & CIE, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 21 SEPTEMBRE 1887

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

J. N. LAMARCHE
RELIEUR

No. 17, rue Ste-Thérèse, entre les rues St-Gabriel et St-Vincent
MONTREAL

L'atelier de M. Lamarche est un des plus complets de la Province et les travaux qu'il exécute sont appréciés de tous les connaisseurs.

REGLAGE—PERFORAGE—NUMEROTAGE, ETC.

ECURIE BALMORAL

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.